VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 21 Mars 1916 NUMERO 45

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Im... et publié par la
"WEST CA...A PUB. CO. LTD."
619 A... McDermot
Téléphones - ...rry 4264-4265

JEUDI SOIR.

L'objet de la réunion de jeudi soir prochain, dans la grande salle du collège de Saint-Boniface, c'est de renseigner nos épouses et nos soeurs sur l'importance et la nécessité de la lutte que nous entreprenons pour la défense et le maintien de la langue française au Manitoba. Ce sera aussi de leur indiquer leur place dans la bataille qui depuis un siècle et demi n'a cessé de se livrer en ce pays de libertés pour la liberté du verbe de France et que devra mener et gagner la génération montante. Pour obscur, effacé et humble qu'ait été, dans notre histoire, le rôle de nos mères dans la défense du français, il n'en a pas moins été extrêmement fécond et important. Ce n'est qu'être rigoureusement fidèle à la vérité que de répéter avec un de nos meilleurs écrivains que parce que "dans les foyers, la femme resta fidèle, et perpétua son sublime enseignement. la race française se continua sans défaillance", quand le pays changea de maîtres. Si jeudi soir prochain, les orateurs devront dire à nos épouses et à nos soeurs que leurs aïeules ont été grandes dans l'histoire de notre race, que notre race "a passé à travers les ans, sans cesser de grandir, de se multiplier, de s'affirmer, parce que tout petits sur les genoux de la mère, les fils avaient appris, en leur langue, l'histoire de la colonie vaillante qui jeta la première semence d'un peuple sur les rives laurentiennes", ils ne devront pas oublier de leur répéter qu'il faut que la femme canadienne-française demeure "fidèle à la mission patriotique que lui ont léguée les aïeules en cheveux blancs, mortes au champ d'honneur, ensevelies dans nos jeunes moissons, et dont l'ombre protège nos foyers et nos biens"; que les aïeules n'ont jamais trahi, que toujours elles furent loyales au delectable parler de la doulce France, qui, si jamais il y a trahison, ce sont les femmes de notre génération qui la feront, "le jour où, sous d'imbéciles et lâches prétextes, elles cesseront d'enseigner au bébé la langue qui doit tout naturellement traduire ses premières pensées et ses naïfs désirs, le jour où elles mettront auprès des berceaux des étrangères qui prendront le premier parfum de la petite âme qui s'ouvre, et donneront à l'intelligence de l'enfant, un langage qui ne répond en rien à l'instinct que plus d'un siècle de fidélité et d'amour lui a naturellement légué, et que l'inconscience d'une mère ne peut tout à coup lui ravir".

Ils devront lui dire avec la bonne chroniqueuse "Madeleine", qu'au Canada français, comme en tout autre pays d'ailleurs, "la femme est la grande gardienne de la langue" et que "jamais, surtout en ces temps où d'être français nous éprouvons une fierté sans nom, elle n'a le droit de trahir l'héritage lourd de gloire qu'elle a accepté de transmettre à ses fils", et que "plus haut que tout, dans ses paroles et dans ses actes, elle doit enseigner l'amour et le respect de la race", que ce culte doit dater des berceaux, que l'enfant doit aimer sa langue avant même de la comprendre et que rien ne la lui rendra plus chère que ces premiers balbutiements en français.

* * *

C'est au foyer que la femme doit lutter. Elle doit faire de ce foyer un autel à la langue des aïeux. Si, comme les anciennes "mortes au champ d'honneur et ensevelies dans nos jeunes moissons", elles sont fidèles et loyales à la grande mission de la race française en Amérique; si elles portent toujours ancrée aux riches régions de leurs coeurs d'épouses et de mères le bel enseignement du grand archevêque Langevin que "la langue doit être considérée comme un des privilèges les plus sacrés d'un peuple"; si elles n'oublient pas que, selon la parole du grand poète Ronsard, "c'est un crime de lèse-majesté d'abandonner la langue de son pays", le poète malade Albert Lozeau aura eu raison d'écrire son beau poème "Le vain supplice", il aura eu raison de dire "Nous parlerons français... tant que nous parlerons!"; il ne se sera pas trompé en écrivant que

"Plus le parler chéri sera souillé d'affronts.
Plus amoureusement nous le vénérerons!"
Que c'est en vain que le Barbare persécute ces
.... vocables glorieux
Revêtus de splendeur, si vivants d'être vieux!

dont il veut la mort, mais auxquels il fait sans le savoir d'immortels autels.

SUS AU GOUSSET!

Une résolution adoptée au dernier congrès des persécutés de l'Ontario recommande le "boycottage" des persécuteurs. D'aucuns en ont ri croyant que ce serait lettre morte et que tout au plus n'aurait-elle d'effet que dans la province d'Ontario. Québec se tiendrait encore à l'écart et ne prêterait point main forte aux compatriotes persécutés de la province voisine. Déjà l'on revient de cette méprise. Qu'on en juge par l'entrefilet suivant que nous empruntons à l'**Action Catholique.**

"On rapporte de Toronto que le grand marchand ontarien, T. Eaton, serait allé avec une délégation, auprès du Premier Ministre Hearst réclamer la plus prompte solution possible du problème troublant des écoles bilingues. M. Eaton aurait donné de sa démarche cette raison aussi plausible que pratique:

"Je désire ardemment la fin de cette crise. car ma maison d'affaires a déjà perdu 25 pour cent de sa clientèle dans la province de Québec, et j'entends bien ne pas la perdre toute."

Il paraît que les catalogues des maisons Eaton, Simpson, etc., de l'Ontario, dont la distribution se fait justement, ces jours-ci, avant l'arrivée du printemps, sont renvoyés, par dizaines et par centaines, de Québec et de toute notre province, avec des avertissements du genre de ceux-ci, dont nous avons eu connaissance:—"Refusé", jusqu'à ce que les Canadiens français aient obtenu justice dans l'Ontario, et jusqu'à ce qu'on nous fournisse ce catalogue en français.

Nous apprenons, de plus, que deux importantes maisons de notre ville, au moins, ont suspendu leurs relations commerciales avec des correspondants d'Ontario, auxquels ils faisaient, depuis des années, des commandes pour des milliers de piastres, en expliquant qu'on attendra, avant de renouer, la résurrection d'une ère de justice pour les Canadiens français en Ontario.

Puissent ces fermes attitudes contribuer à généraliser bientôt le nombre des "yeux qui s'ouvrent", dans la province où sévit la persécution."

Reproduisant cet entrefilet, le **Progrès du Golfe**, l'un des hebdomadaires les plus intéressants et les plus répandus de la province de Québec, ajoutait ce significatif commentaire:

"Et maintenant, si vous le voulez, relisez encore: et COMPRENEZ QU'IL Y A LA UN EXEMPLE DONT VOUS DEVEZ VOUS INSPIRER et qui (vous en avez la preuve sous les yeux) est en train de produire les effets les plus heureux.

LES APPELS AU "FAIR PLAY" N'ONT PAS REUSSI. PRENONS LE MARCHAND DE TORONTO PAR SA **PARTIE LA PLUS SENSIBLE**, ET NOUS REUSSIRONS."

Dans l'un des derniers numéros de l'**Action Catholique**, nous pouvions encore lire la lettre suivante, écrite par l'un des citoyens les plus influents de Sainte-Anne de la Pocatière. Elle démontre la violence contenue mais irrésistible de la résistance française dans le Québec.

Sainte-Anne de la Pocatière, 8 mars 1916.

Monsieur T. Taton,
Toronto, Ont.

Cher Monsieur.

Depuis neuf ans j'ai acheté de votre maison pour la valeur de $300 à $400 par année. Vous pouvez le constater sur vos listes d'ordres. En ce moment même vous avez en mains un ordre de $60 que vous voudrez bien considérer le dernier jusqu'à règlement définitif et équitable de la malheureuse question scolaire d'Ontario. Ce n'est qu'après mûre réflexion que je prends cette détermination. Il était si commode de faire nos achats sans déplacement et simplement en feuilletant un catalogue à notre bureau.

D'ailleurs je ne vous dois que des félicitations sur votre manière honnête de faire les affaires. Aussi croyez bien que je ne vous tiens pas personnellement responsable de cette malheureuse persécution dont souffrent mes frères d'Ontario. En effet, si j'en juge d'après votre genre d'affaires, vous êtes un parfait honnête homme et, comme tel, vous ne pouvez avoir un esprit tyrannique. Donc je ne puis vous donner aucun blâme personnel.

D'un autre côté je me considérerais indigne de mon sang français en encourageant davantage un homme faisant partie d'une majorité qui déchire les traités et joue le triste rôle de persécuteur.

Vous pouvez me répondre que vous n'êtes pas le gouvernement. Mais c'est le peuple qui fait le gouvernement et si votre gouvernement est persécuteur on peut conclure que le peuple d'Ontario a voulu cela. Ou bien le gouvernement est contrôlé par un groupe d'esprits étroits. Dans ce cas, il suffit aux honnêtes gens, parmi lesquels je vous classe, de se liguer pour forcer la main à ce groupe de persécuteurs. D'ailleurs c'est chose facile car la bravoure n'a jamais été l'apanage des tyrans. Une simple démonstration des gens bien pensants ferait capituler ces braves qui savent se tenir à distance de pauvres femmes gardant les maisons d'école.

Mettez-vous à la tête de semblable mouvement et je vous assure une prompte victoire et la reconnaissance des Canadiens français.

Voici d'ailleurs mon opinion toute personnelle sur cette question. Je vous la donne, toujours avec l'idée faite que je m'adresse à un homme droit et honnête.

Je suis bien prêt de remercier chaleureusement vos gouvernants pour l'immense service qu'ils nous rendent. S'ils eussent laissé les choses dans le statu-quo, nos Canadiens français, vivant en paix au milieu des Anglais se seraient peu à peu laissés pénétrer par les idées anglaises et goutte à goutte cette assimilation, tant désirée par vos hommes d'Etat, se fût peut-être faite. Mais en déclarant la guerre à ces gens, ils ont réveillé le vieux sang gaulois et jamais à présent ils ne réussiront à faire des Anglais avec eux.

Il y a un réveil national comme aux époques les plus troublées de notre histoire. Et d'ailleurs croyez-vous que ces petits qui luttent aujourd'hui pour parler et prier en français seront prêt à abdiquer leur langue demain? Ces enfants d'aujourd'hui ce sont les chefs de famille de demain et croyez-vous qu'ils conseilleront à leurs enfants de s'anglifier? Non jamais! Ils sont Canadiens français et le seront d'une manière invincible.

Ce résultat, facile à prévoir, devrait être apparent pour vos réformateurs s'ils n'avaient pas la vue si courte. Ils mettent sur pied toute la nationalité canadienne-française qui a pu être vaincue par la force des armes mais qui n'a jamais été abattue. Et ce réveil national, qui se fera sentir pour plusieurs générations, nous le devrons à vos potentats de Toronto qui s'en vont à une défaite certaine, fût-ce même par la force, ce qu'ils n'oseront jamais essayer, s'il leur reste un peu de sagesse.

Autre résultat dont il faudra les remercier. C'est que cette lutte resserre les liens entre le peuple canadien-français et son clergé qui combat à ses côtés. De là plus d'esprit de foi et religieux. Et vous n'êtes pas sans savoir que la religion est la sauvegarde des nombreuses familles. C'est ce qui a fait notre force et qui la fera à l'avenir. Résultat pratique, c'est que avant plusieurs années les Canadiens français, aujourd'hui en minorité, seront en majorité dans Ontario.

Que vos gouvernants ne tremblent pas de crainte à cette pensée. Ils auront alors toutes les libertés telles que nous savons les donner dans la province de Québec où nous avons la majorité.

Veuillez, cher monsieur, me croire votre tout dévoué,

Joseph-I. PAGEAU, M.D.

* * *

Ceci se passe à Sainte-Anne de la Pocatière, aux environs de Québec, tout comme les renvois de catalogues et les refus de donner de nouvelles commandes, dont nous avons parlé la semaine dernière et auxquels font allusion l'**Action Catholique** et le **Progrès du Golfe.** Cet esprit de résistance n'est pas quelque chose de local. Loin de là. Il étonne par son unanimité, par sa simultanéité, par sa spontanéité à se manifester dans tous les districts de la province de Québec. Quittez Québec, remontez le Saint-Laurent, arrêtez-vous à Sorel, presque à mi-chemin entre la capitale et la métropole commerciale de la province. Sorel, c'est la tête du district de la vallée du Richelieu. Même esprit de résistance tenace, efficace, frappant au coeur de l'adversaire... à son gousset, pour être exact. Les deux lettres suivantes au **Droit** d'Ottawa le prouvent.

M. le Rédacteur.

Je vous inclus copie d'une lettre que ma femme vient d'adresser à la maison Simpson de Toronto en refusant son catalogue et je suis certain qu'elle aura beaucoup d'imitateurs; car les dames ici font une belle propagande en ce sens, les maisons de Toronto envoyaient leurs catalogues dans presque toutes les familles de Sorel et cela au détriment de nos marchands, D'ailleurs nous ne voulons plus faire d'affaires avec les gens de Toronto.

Soyez sans crainte: ma femme est Irlandaise, mais dans le genre de votre regretté Dr Freeland et nos enfants sont Canadiens-français dans l'âme et lisent votre journal tous les jours.

Votre bien dévoué,

Lucien Hardy.

The Robert Simpson Co.,
Toronto, Ont.

Dear Sirs.

I return your catalogue, not that I find fault with any thing, for I was pleased with your courteous and prompt reply and also satisfied with the goods sent, but because the English-speaking people are treated so well in Quebec that I wish to help our French-Canadian friends in their struggle for their rights.

If you knew how at home we are here, you would see how hideous the law concerning the bilingual schools is, and for my part I am decided not to buy a cent's worth from any house in Ontario until the French-Canadians of Ontario obtain complete justice.

Yours.

Emma Carrigan Hardy.

Sorel, March 9, 1916.

* * *

Mais quittez Sorel et piquez dans les Cantons de l'Est, région devant être toute anglaise dans la pensée de nos persécuteurs, mais que nous achevons de faire nôtre, grâce à nos nombreuses familles et à notre amour du sol. Vous y retrouverez le même sentiment de résistance, la même volonté de triompher de l'ennemi héréditaire. Si vous en doutez, lisez la dépêche qui suit.

Des catalogues que l'on retourne

Piopolis, 15. — La municipalité de Piopolis dans le comté de Compton vient de donner l'exemple d'une belle fermeté. Après avoir signé unanimement la requête en désaveu et l'avoir envoyée à leur député au fédéral, M. F. R. Cromwell, les Canadiens français de cette localité se sont organisés pour étendre chez eux le blocus commercial.

Une quarantaine de catalogues de la Maison Eaton, de Toronto, qui venaient d'arriver comme tous les ans en cette localité ont été retournés avec des lettres très significatives.

On croit que la meilleure manière de montrer que l'on veut avoir justice de la part de la majorité anglaise d'Ontario, c'est de leur refuser le patronage qu'on leur a donné inconsidérément depuis trop longtemps au détriment de nos intérêts les plus chers. Les citoyens de Piopolis doivent être félicités de leur mouvement et on a l'espoir qu'il sera imité."

* * *

Lors d'un récent discours, le vaillant sénateur Landry affirmait que la résistance ne faisait que commencer. Et il avait raison. Un proverbe oriental dit "Défiez-vous de l'homme qui est lent à se mettre en colère". L'homme qui est lent à se mettre en colère et dont doivent se défier ses ennemis, c'est la province de Québec, c'est notre race d'une façon générale.

Une lente colère monte en nous. Elle éclate à la vue des insultes au drapeau de nos libertés et de nos droits. L'heure de la bataille a sonné; une nouvelle guerre de races, comme disait le **Droit** ces jours derniers, se poursuit. Que tous soient aux premiers rangs et, qu'on le veuille ou non, nous l'emporterons. C'est par la lutte que nous avons conquis chacune de nos libertés. Il en sera dans l'avenir comme dans le passé.

UN MENTEUR.

Le ministre intérimaire pour l'éducation dans la province d'Ontario, l'honorable G.-H. Ferguson, vient de déclarer (voir **Free Press** d'hier) que le Règlement XVII fait la part large à l'enseignement du français dans les écoles bilingues d'Ontario. N'était que le **Free Press** fait grand étalage de cette déclaration, nous ne la soulignerions même pas. Car, au fond, elle n'est qu'une nouvelle preuve que l'honorable Ferguson est un fieffé menteur. Par l'importance qu'il lui donne, le **Free Press** semble accepter comme vraie la déclaration de M. Ferguson. Bien! nous posons au **Free Press** les question suivantes et nous le défions d'y donner une réponse vraie qui du coup ne soit un démenti à M. Ferguson.

1o—N'est-il pas vrai que l'article IV du Règlement XVII se lit comme suit:

"Dans les écoles où le français a été **jusqu'ici** enseigné, le Conseil de l'école publique ou séparée, selon le cas, peut, aux conditions ci-dessous, faire enseigner la lecture, la grammaire et la composition françaises, durant les quatre premiers cours, comme matières supplémentaires du programme des écoles publiques et séparées."

2o—N'est-il pas vrai qu'en vertu du mot "jusqu'ici" ("hitherto" dans le texte anglais) le gouvernement d'Ontario a refusé TOUT ENSEIGNEMENT DU FRANCAIS à l'école du Sacré-Coeur de Windsor, où 40% des élèves sont canadiens-français, à l'école Saint-Alphonse, de la même ville, où 60% des élèves sont canadiens-français, aux écoles Saint-François et Saint-Edmond, encore de la même ville, où 85% des élèves sont canadiens-français?

3o—N'est-il pas vrai que, se basant sur l'article IV, les tribunaux d'Ontario ont décrété qu'à Green Valley, dans le comté de Glengarry, la majorité française n'avait pas le droit de faire enseigner le français dans une école séparée, où 41 élèves sur 56 sont canadiens-français?

4o—N'est-il pas vrai que le département d'éducation de la province d'Ontario autorise dans cette province loyale par excellence plus d'enseignement de l'allemand, la langue de nos ennemis, la langue de ceux contre qui on nous prie d'aller combattre, que le français, langue de la grande nation qui a fait de son corps un bouclier pour l'Angleterre, langue de deux millions d'habitants de ce pays, langue officielle au Canada?

* * *

Si le **Free Press** est autre chose qu'un marlou intellectuel et moral, il devra répondre oui à toutes ces questions.

..."QU'ILS PENSENT EN ANGLAIS"

(Le **Nationaliste**)

Les enfants franco-ontariens devraient penser en anglais, dit le **Globe**, de Toronto.

"Penser en anglais"? Parfaitement. Le **Globe** l'écrit en toutes lettres, dans un de ses derniers numéros, où il revient sur la question bilingue dans la Nouvelle-Prusse. Et il en tient absolument pour que "**les enfants de tous les citoyens de la province, quels qu'ils soient, reçoivent une éducation en anglais qui leur permette de tenir leur place dans une communauté aux trois-quarts anglo-saxonne**", — le Canada.

Or, en fait, le **Globe** fait erreur. Le Canada n'est pas "aux **trois-quarts anglo-saxon.**" D'après le recensement décennal de 1911, le groupe de langue française y forme 28.51 pour cent de la population, le groupe d'origine allemande, 5.46 pour cent, les groupes d'autres nationalités européennes, 6.31 pour cent, ceux d'autre origine étrangère, — asiatique, indienne et le reste, — 5.64 pour cent; le groupe de langue anglaise y est de 54.08 pour cent, soit **moins que les trois-cinquièmes de la population totale du Canada.** Dire que le Canada est une communauté aux trois-quarts anglo-saxone, c'est donc commettre une profonde méprise.

Mais nous n'allons pas chicaner trop le **Globe** sur ce point. Où nous devons surtout nous étonner, de sa manière d'envisager le problème bilingue, c'est quand on lit, dans le même article, ceci: "**The principle itself is not arguable, — every child who passes through the schools of Ontario must learn to read and write and THINK in the English language.**" Le principe donc que le **Globe** affirme, qu'il pose comme une vérité cardinale, c'est celui-ci: "Tout enfant qui passe par les écoles ontariennes doit apprendre à parler, à écrire et à PENSER en anglais."

Va pour "**apprendre à parler et à écrire l'anglais**". Tous les Canadiens-français du pays, ceux de l'Ontario plusencore peut-être que les autres, savent l'utilité très grande de l'anglais. Ils n'ont pas, nous n'avons pas le cerveau tellement fait que nous nous refusions à apprendre une autre langue que la nôtre.

Les Canadiens-français un tant soit peu instruits ont, pour l'immense majorité, une connaissance quelconque de l'anglais, — assez pour comprendre ce qu'on leur dit dans cette langue et pour la parler quand ils en ont besoin. Ceux qui ont une assez bonne instruction savent et parlent convenablement l'anglais et l'écrivent tout aussi bien que la masse des Anglo-Canadiens de catégorie équivalente à la leur. Enfin, nos gens bien instruits et qui ont quelque culture, ou ceux qui traitent quelque peu avec les Anglais, dans le monde des affaires, savent, parlent et écrivent bien la langue anglo-saxonne.

Il n'existe, par contre, chez les Anglo-Canadiens, à de rares exceptions près, — sauf peut-être dans la classe anglo-canadienne pourvue d'une très solide culture générale, et cette classe est restreinte, — aucun élément qui puisse parler, écrire et comprendre le français aussi bien que des milliers et des milliers de Canadiens-français le font, dans les différentes provinces canadiennes. Nos hommes politiques, nos médecins, nos avocats, nos notaires, nos ingénieurs, nos hommes d'affaires, nos industriels, nos financiers, savent généralement bien l'anglais. On s'étonne d'en rencontrer parfois un ou deux qui ne le savent pas du tout. Par ailleurs, cependant, on s'étonne aussi de rencontrer, dans la haute politique et parmi les chefs des partis, des hommes de race anglaise qui savent un tant soit peu le français. Ils sont très peu.

Cet étonnement de voir qu'un Canadien-français instruit ne sait pas du tout l'anglais, cette surprise d'apprendre qu'un Anglo-Canadien en vue sait assez bien le français ne révèlent-ils pas le véritable état de choses qui existe, quant au bilinguisme, au Canada? Les bilingues, nous les sommes, Les unilingues, ce sont les Anglo-Canadiens. Sir Joseph Pope le constatait dans sa lettre sur la

(A suivre sur la page 7).

LE COIN DES DAMES

COMBIEN peu parmi nous sont satisfaites de vivre dans la sphère où Dieu les a placées. Il est bien vrai de dire qu'il y en a peu qui se contentent de leur vie actuelle sans jeter un soupir de désenchantement et un oeil d'envie sur le bonheur apparent des autres.

Nous envions souvent celles qui ont ce que nous n'avons pas et nous oublions qu'elles soupirent ardemment pour ce quelque chose que nous possédons... Le pauvre envie le riche. La femme sans enfants envie la mère entourée de petits et la mère accablée par la responsabilité d'une grosse famille envie parfois la liberté et les heures de loisir de la femme sans enfants. Ainsi, la vie est une longue chaîne de mécontentement quand on devrait tant apprécier ce que Dieu nous donne.

Que la vie serait douce et belle si on savait seulement se contenter de son sort. On se croit appelé à faire de grandes choses et on n'est pas même capable de faire bien les plus minimes.

Etre content de son sort ne s'acquiert pas dans un jour; il faut de la volonté, de la vertu et surtout du coeur. Il faut s'oublier et penser un peu plus aux autres. Au lieu de songer au peu que nous avons, regardons la multitude de personnes qui ont encore moins que nous. Il faut considérer le côté ensoleillé de la vie si nous voulons être heureuses. Il faut changer sa manière de penser aussi si nous nous décourageons pour de futiles choses, il faut vite rejeter ces pensées de notre esprit; si nous nous irritons à la moindre contradiction, il faut mettre du calme au milieu de ces petites tempêtes, même si nous sentons l'aiguillon de la réplique et si nous avons l'habitude de placer le grand "moi" constamment en vue, il faut le retrancher et mettre à la place "mon prochain"

Sachons apprécier le rayon de soleil que Dieu place à côté du nuage qui passe. Mais vous me direz que la vie a plus d'épines que de roses! Oh! oui... mais le parfum des roses est si bon que nous oublions vite les déchirures de l'épine.

Un moyen efficace d'oublier ses soucis et d'être heureuse là où Dieu nous a placées, est le travail. Une personne occupée ne trouve pas le temps de méditer sur la tristesse de sa vie. Si le travail que nous faisons n'est pas relevé, pensons qu'il a son utilité et quand on n'a pas de devoirs on s'en crée. Une vie utile, voilà bien un peu le bonheur. Cher bonheur! On se fatigue en vain à le poursuivre. Quand on croit l'avoir atteint on n'attrape que des illusions. Ces existences vouées au plaisir et que nous envions tant, deviennent avec le temps, factices et fausses.

Le bonheur sur la terre, c'est la paix! C'est la certitude, dans le plus profond de son âme, de faire son devoir. Le bonheur c'est l'oubli de soi, c'est le dévouement pour les autres. Enfin il faut le chercher là où Dieu l'a mis dans l'accomplissement parfait des tâches qui nous incombent. On ne choisit pas sa vie, la principale chose est d'accepter, de bonne grâce, celle qu'on a.

GERTRUDE.

Le 15 mars 1916.

QUESTIONS ENFANTINES

Un dicton populaire est que l'exemple est le meilleur éducateur. Si l'on se rendait compte des raisons pour lesquelles les exemples ont une si forte, une si puissante influence sur l'enfant, on se surveillerait plus et par là le niveau de l'éducation intellectuelle de l'enfant y gagnerait sur tous les rapports.

A tout âge de la vie, en effet, l'exemple est un puissant facteur vers le bien comme vers le mal. Mais l'on peut dire que l'exemple impressionne plus, laisse des traces plus sensibles et plus visibles dans le bas âge. Chez l'homme, ayant ses facultés développées, son jugement formé, l'exemple ne laissera parfois qu'une trace passagère; mais, chez l'enfant, l'intelligence étant en formation, est plus portée à "imiter". A cette époque de développement, sa pensée et ses actions tiennent de l'instinct et pour y trouver la matière première, il fera des efforts pour suivre la pensée des autres et imiter les exemples qu'il a sous les yeux.

L'enfant trouve cette matière première et ses modèles d'imitation dans ceux qui l'entourent, surtout avec le contact journalier de ses parents. Il est plus apte, par un penchant naturel, à les imiter plutôt que les étrangers.

Que les parents soient donc convaincus que par l'exemple donné à leurs enfants ceux-ci recevront dans le développement de leurs facultés une influence pour la vie, soit vers le bien, soit vers le mal. Les habitudes se forment dès le bas âge et les premières impressions que reçoit l'enfant seront permanentes et il sera parfois très difficile de les effacer et d'enrayer le mal fait.

L'on peut amplifier le fameux dicton "Tel père, tel fils", en disant "Tels parents, tels enfants". Soyons certains que nos enfants seront un peu ce que nous sommes. Ils seront bons si nous avons été bons et pervers si notre conduite les a conduits à la perversité. Ainsi, si nous avons, sous leurs yeux, prêché et donné l'exemple de la modestie, de l'amabilité et de la douceur, en un mot, de ces qualités intérieures qui forment un caractère heureux et noble, nos enfants auront quelques-unes de ces qualités qui dénoteront l'entourage dans lequel ils auront vécu et les exemples reçus dans leur enfance.

Si les parents sont industrieux, laborieux, empressés et intéressés dans l'accomplissement des devoirs de leur état, si la plus scrupuleuse honnêteté préside à leurs transactions commerciales, si la bonté vis-à-vis de leurs semblables se manifeste franchement mais sans tapage, croyez que les enfants imiteront leurs parents et seront plus tard industrieux, laborieux et pratiqueront la charité vis-à-vis leur procnain.

Que dire du sentiment religieux qui doit résider et régner souverain au sein de la famille chrétienne. Une mère tiède dans ses devoirs religieux, un père négligent dans ce qui regarde la pratique de la religion, sont des exemples funestes. Les enfants seront d'abord indifférents puis tomberont bien vite dans la négligence pour cesser complètement de fréquenter l'église. Oh! alors, quelle triste génération d'athées l'exemple aura donnée.

Ne risquons donc pas l'avenir de nos enfants en mettant sous leurs yeux, au sein de la famille, des exemples pernicieux qui les porteront vers le mal. Sachons leur donner l'exemple de la modestie, de la bonté, de la charité, de l'amour du travail, de l'honnêteté et par-dessus tout l'exemple de la piété. Nous en ferons de bons chrétiens et de braves citoyens.

Gertrude.

EMBELLISSONS NOS MAISONS

Avec le printemps qui nous arrive, il est tout naturel que nous pensions à faire le "ménage" et à embellir nos maisons. Certaines femmes ont le don de l'improvisation. Elles improvisent avec le même succès un menu appétissant, une toilette élégante et un chez-nous confortable. Si on n'est pas si admirablement douée on est quand même capable de réussir si on y met du coeur et de la bonne volonté.

C'est dans les détails que nous réussirons à donner du charme, du confort à nos chères maisonnettes. Aujourd'hui, je veux vous parler de rideaux.

Quand on désire que le décor des fenêtres contribue à l'agrément des pièces, il faut que ces rideaux enjolivent la lumière tout en la tamisant. C'est pour cela qu'on a relegué au passé les rideaux épais, doublé, qui empêchent le soleil, le grand purificateur, d'entrer dans nos demeures. Ainsi, comme le soleil a vite décoloré et brûlé les tissus, je vous conseillerais fortement une étoffe bon marché pour l'été.

Pour les grands rideaux, les tissus transparentes sont très en faveur; les mousselines plumetis sont aussi fort recommandées. Pour les chambres à coucher, les chambres d'enfants, les tulles unis ou à pois ou à rayons sont très en faveur.

DE LA MODE

Savoir s'habiller avec goût devient un art et la majorité des femmes commencent à le comprendre. Une chose remarquable est que bien souvent celles qui donnent des conseils aux autres ne savent et ne sauront jamais avoir du goût pour elles-mêmes. Une certaine grande couturière de ma connaissance qui porte beaucoup de toilette et qui a un tact et un discernement rares pour choisir les étoffes et les teintes pour ses clientes, montre très peu de goût pour elle-même.

Avant de choisir une couleur il faut étudier la couleur de vos cheveux et de vos yeux et plus que tout cela — votre teint. Ce n'est ni la richesse de l'étoffe, ni la préciosité des accessoires, qui font le charme et la véritable élégance d'une toilette, mais c'est la grâce des lignes et le seyant de la couleur avec la silhouette de la propriétaire.

• • •

Une tendance à la Directoire se voit dans les robes de l'après-midi. Mais la note masculine est plutôt remarquable que la note féminine. Une autre mode qui nous rapporte au temps passé est le dolman qui a subi cependant quelques petits changements. La soie Taffetas est employée souvent pour la confection du dolman.

• • •

Les voilettes sont de plus en plus favorisées. Une voilette taupe est ce qu'il y a de plus nouveau et est fort seyante au teint. Le treillis et le lattis sont les patrons les plus en faveur, surtout avec les costumes tailleurs.

• • •

La beauté d'une voilette dépend beaucoup de sa fraîcheur et il faut un peu de soin. La meilleure manière est de la rouler sur un cylindre de carton. (On peut se servir des cylindres en carton qui enveloppent les calendriers) Ainsi les plis ne restent pas et on peut garder une voilette très fraîche pour un long temps.

RECETTES

On semble ignorer les bonnes propriétés du lait sûr. Pour les gâteaux, brioches, pains, etc., etc., il peut être employé avec succès; il suffit d'y mettre une certaine quantité de soda à pâte.

Avec une cuillerée à thé de soda pour une chopine de lait sûr, on peut être toujours certain d'un bon résultat.

• • •

Petits biscuits

Ingrédients: 1 chopine de lait sûr: 1 cuillerée à thé de soda à pâte; 1 cuillerée à thé de sel; 1 cuillerée à soupe de beurre; 1 oeuf; 4 tasses de farine.

Préparation: Sassez ensemble la farine et le sel. Mêlez-y le beurre et ajoutez l'oeuf bien battu. Faites dissoudre le soda dans le lait sûr et avec ce lait faites une pâte aussi molle que possible. Faites cuire rapidement.

• • •

Gâteau d'Outremont

Ingrédients: 1 tasse de sucre brun; ½ tasse de beurre; 1 oeuf; 1 tasse de lait sûr; 1 tasse de raisins; 1 cuillerée à thé de soda à pâte; 1 cuillerée à thé d'épices; 2 tasses de farine.

Préparation: Défaites en crème le beurre et le sucre. Ajoutez l'oeuf bien battu ainsi que les raisins et les épices. Faites dissoudre le soda dans le lait sûr et ajoutez au beurre et au sucre, puis jetez-y la farine. Faites cuire dans un four modéré.

• • •

Gâteau savoureux

Ingrédients: 1 livre de gros lard gras haché fin; 1 chopine d'eau bouillante; 2 cuillerées à thé de soda à pâte; 2 tasses de sucre; 1 tasse de melasse; 2 tasses de raisins de Corinthe; 2 tasses de raisins égrenés; ½ livre d'écorce de citron confits — coupée fin; 1 tasse de noix hachées; ½ verre à vin de cognac; 1 cuillerée à thé de clous de girofle; 1 cuillerée à thé de gingembre; 1 cuillerée à thé de canelle; 1 muscarde râpée; 4 tasses de farien.

Préparation: Versez sur le lard haché fin, la chopine d'eau bouillante. Faites dissoudre le soda dans un peu d'eau chaude et ajoutez-le avec le sucre, la melasse, les raisins, le citron, les noix, le cognac, les épices et la farine bien sassée. Versez dans un plat bordé de papier beurré et faites cuire deux heures à four modéré.

• • •

UNE VISITE AUX ECOLES FERMEES

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant le très intéressant article suivant, paru dans le **Devoir** de Montréal. Il est du à la plume bien connue de M. Ernest Bilodeau, le courriériste parlementaire du **Devoir** à Ottawa.

Ottawa, 8 mars 1916.

Le congé parlementaire du Mercredi des cendres a permis au courriériste du **Devoir** de tourner pour une fois le dos au Musée Victoria et de diriger ses pas errants vers les champs de bataille où se livrent en ce moment les combats dont dépend l'avenir de notre race. En un mot, votre serviteur s'est offert une tournée d'observation dans quelques-unes des écoles désertes de la ville d'Ottawa.

Le temps morne et neigeux qu'il faisait ajoutait une tristesse à la pensée déconcertante que, dans la capitale même de notre pays, les petits enfants sont privés des avantages scolaires dont jouissent en liberté leurs frères plus heureux de la province-mère. Des écoles vides, en pleine saison scolaire! Il est de ces choses qui dépassent l'imagination et dont l'esprit veut avoir une certitude matérielle. Et j'ai demandé à l'infatigable secrétaire de l'Association d'Education, M. A. Grenon, de vouloir bien me procurer le "Sésame' qui m'ouvrirait au moins les portes de quelques-unes des écoles. Avec son amabilité coutumière, M. Grenon a voulu lui-même m'accompagner dans ce pèlerinage. Et nous nous sommes présentés vers les trois heures à la porte de l'école Guigues.

Mais la porte de l'école Guigues n'est pas la première porte venue. C'est une porte dont on peut dire qu'elle est **entrée**.... dans l'histoire, et qui souffre encore des coups qu'elle a reçus dans la bataille. On se rappelle la sotte aventure de la "petite Commission", dont les sbires, installés nuitamment dans l'école, en furent expulsés le lendemain matin par les mères de famille en courroux. Or, il fallut pour cela prendre d'assaut le portique et les deux portes successives, et celles-ci montrent encore que l'assaut fut rude et la victoire chèrement achetée. Une fois entrés dans le vestibule, les nôtres firent sauter les grands carreaux vitrés des portes intérieures, et c'est par cette ouverture improvisée, à quatre pieds de terre, que les demoiselles Desloges passèrent bravement pour aller reprendre possession de leurs classes. La première rendue au second étage y ouvrit une fenêtre pour se montrer à la foule amassée au dehors, et l'ovation qu'elle reçut ne se peut décrire. Dès ce moment, les mères canadienens-françaises étaient en possession de l'édifice qui leur appartient, et la bataille était gagnée. Comme on dit en termes de guerre, elles couchèrent sur leurs positions... elles y couchent même encore, se remplaçant à intervalles égaux, de sorte qu'elles pourraient chanter comme dans le premier acte de Carmen: "Nous reviendrons quand la garde montante... remplacera la garde descendante."

Au coup de sonnette de mon guide et protecteur, deux dames arrivèrent à la porte et s'assurèrent d'un coup d'oeil de notre orthodoxie, avant de commencer à tourner les clefs dans les serrures.

Et après une brève présentation, nous fûmes admis à pénétrer dans une réunion improvisée, où nous devions passer deux heures environ des plus intéressantes, des plus émouvantes mêmes qu'il m'ait été donné de vivre, et dont je suis sorti plus fier que jamais d'être Canadien-français, et plus confiant aussi dans notre avenir et dans l'accomplissement entier de la haute mission que nous avons à remplir en terre d'Amérique.

A l'école Sainte-Anne, vers cinq heures, nouvel arrêt devant une porte aussi soigneusement, aussi décidément fermée que la précédente. Musset disait qu'il **faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.** Il n'y a pas d'ambiguité pareille en ce qui concerne les portes des écoles bilingues d'Ottawa: elles sont fermées, comme on ne peut pas être plus fermé. Et si l'on n'est pas content qu'elles soient ainsi fermées, on n'a qu'à s'en plaindre aux dames qui viennent à votre appel, et qui appelleront au besoin d'autres dames à la rescousse, s'il y a lieu. Car elles sont plusieurs... Elles sont même assez en nombre pour initimider quelque peu le journaliste curieux qui débouche, un peu ahuri, dans le salon agrémenté d'un piano et dont les murs sont couverts de l'imagerie pieuse si familière à ceux qui fréquentent les collèges des Frères ou les couvents des bonnes Soeurs. Le Sacré-Coeur est au premier plan, avec saint Jean-Baptiste de la Salle, et l'on retrouve partout l'ordre parfait des maisons religieuses, malgré l'absence momentanée des hôtes de céans.

Pour l'instant, c'est la mère de famille canadienne qui a pris en mains les opérations. La courageuse, la dévouée, l'infatigable, la sainte mère de famille canadienne-française.. Elles vous accueillent toutes avec la même bonne humeur très digne qu'elles auraient chacune à leurs foyers respectifs. Eles n'ont pas besoin de dire qu'elles sont ici chez elles: tout leur maintien le crie inconsciemment, et ce sont comme des reines, des reines fortes de leur droit et de la profonde satisfaction du devoir accompli généreusement, qu'elles vous disent gentiment bonjour, et répondent à vos questions. On sent que celles-là quitteront le champ de bataille après la victoire, et pas avant. Nous avons pris congé en nous inclinant très bas...

Même impression première a l'école Bréboeuf. Disons ici que le mot "écoles" nous paraît insuffisant, pour désigner tous ces magnifiques collèges de pierre ou de brique, que les nôtres ont payée de leurs deniers et qu'on veut leur enlever par des chinoiseries légales. Ce sont d'imposants édifices de trois ou quatre étages, remplis de salles de classe tout à fait modernes, hygiéniques et bien éclairées Ici à Bréboeuf, encore des dames, des dames en nombre, quelques jeunes filles, même deux fillettes de six à sept ans, qui s'intéressent autant que quiconque à la marche des événements.

Nous sommes si nombreux, dans ce grand salon, qu'il n'y a pas de sièges pour tout le monde, et les fillettes offrent les leurs gentiment. Je remarque une fois de plus que dans toute réunion de Canadiennes, on trouve toujours deux ou trois échantillons de celles qui, plus douées que les autres, tiennent le dé de la conversation, sans s'en apercevoir: la Canadienne avenante et gaie qui sait voir le côté plaisant des choses, donne la réplique en souriant à l'interlocuteur, et qui se demande vraiment comment on fera pour se distraire, une fois qu'on aura fini de venir ainsi monter la garde tous les jours, car on y rencontre de si bonnes amies, et puis au fond, c'est presque amusant de défendre ainsi l'âme de nos enfants, que l'on s'ennuiera quand ce sera fini. Du reste, vous explique-t-on, elle n'est pas en si grand danger qu'on le dit, l'âme des enfants, ils ne courent pas les rues, nos petits garçons: les Frères les réunissent chaque dimanche et leur donnent des "devoirs" pour la semaine, à tant par jour.. Sans doute, ce n'est pas l'école, avec sa régularité, mais ça peut aller ainsi longtemps sans grand dommage. "Et nous finirons bien par avoir justice."

On plaisante un peu les pauvres maris, qui ne voyaient peut-être pas ce mouvement d'un trop bon oeil, au commencement. Mais on leur a expliqué les choses, "et maintenant, dit l'une, si je ne venais pas, je crois qu'il me conduirait lui-même ici chaque jour." Et l'on a un sourire, à l'adresse des maris dévoués et bons patriotes, que la plupart retrouveront à l'heure du souper. Mais ce sourire est grave et reflète la preoccupation qui règne au fond de tous les coeurs.

J'ai demandé à visiter les classes. Elles sont vides, mais l'on ne peut pas dire qu'elles soient tristes. Tout y est en ordre, et chaque chose est à sa place comme en un jour de congé après lequel élèves et professeurs arriveront demain et reprendront le cours de leurs travaux. Pas le moindre bout de papier traînant sur les petits pupitres à deux élèves, pas un atome de poussière sur les images de "sainteté", ou sur les calendriers bilingues qui représentent quelque paysage ou bien la haute taille en khaki de Lord Kitchener. Sur le tableau noir, une main hésitante a tracé le nom des grands lacs du Canada: "Supérieur, Huron, des Esclaves, Mackenzie." Au tableau d'honneur de la quatrième, parmi les noms des dignitaires, je lis: "Grenon". "Je vous crois, me dit mon compagnon, c'est mon dernier, il a dix ans." Délices de l'orgueil paternel!

Et pendant que nous revenions vers la ville, où s'allumaient maintenant les premiers globes électriques, on me disait qu'il en était de même dans les autres écoles bilingues de la ville, au nombre de cinq ou six. Devant la famine qui les menaçait à la suite du refus du gouvernement de Toronto de leur payer leurs maigres salaires, les instituteurs et les institutrices ont quitté leurs salles de classes, en réclamant justice. Les petits enfants sont retournés chez leurs parents. Ils n'ont pas droit au bienfait de l'instruction, les descendants de Louis Hébert...

Mais l'injustice ne peut pas durer toujours, et déjà des signes consolants apparaissent à l'horizon. Les Anglais bien pensants n'ont pas vu sans honte les enfants d'Ottawa parader dans les rues en portant des pancartes exprimant leur désir d'aller à l'école. Et ce soir même, à mon retour de ce pèlerinage consolant auprès des Jeannes d'Arc du Canada français, je trouve dans le "Canadian Courier" publié à Toronto, l'article véritablement indigné d'un anglais de la bonne école, qui déclare en commençant "**ne pas pouvoir comprendre pourquoi l'un de nos gouvernements provinciaux a choisi ce moment critique de la grande guerre, pour souffleter délibérément une partie importante de la population canadienne, et déchaîner une querelle de races aux proportions dangereusement périlleuses dans notre pays bi-ethnique.**"

Si les vrais Anglais ne le comprennent pas, pourquoi, nous pouvons bien dire que nous le comprenons encore moins, pour notre part. Ou bien que nous comprenons trop...

Ernest Bilodeau.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche

MOEURS PAIENNES

Ces moeurs s'affichent aujourd'hui scandaleusement sous une double forme, dans les modes et les danses, qui ont pour but et pour unique effet de flatter les instincts sensuels.

Les modes: l'exiguité des draperies, la transparence des étoffes, la forme du vêtement, la disposition suspecte des lignes, imaginées par des couturiers sans scrupule, ne sont plus des moyens de vêtir harmonieusement la femme honnête, mais des artifices calculés pour la livrer à la convoitise.

Les danses, le théâtre, les cinémas, les lectures, la conversation des salons mondains offrent des dangers permanents, contre lesquels vous avez à vous tenir toujours en garde.

Mais nous devons spécialement, au début de cette saison, dénoncer à la vigilance des familles qui ont le respect d'elles-mêmes, certaines danses lascives — il nous répugne de les appeler par leur nom et nous estimons du reste, ce soin superflu — auxquelles ni les jeunes gens ni les jeunes filles, ni les personnes mariées ne pourraient se livrer ou se prêter, sans ravaler leur dignité morale, sans mettre leur vertu et celle d'autrui gravement en péril.

Ces danses sont rigoureusement interdites: nous les réprouvons, nous les condamnons.

Epoux chrétiens, vous vous êtes juré fidélité: ne vous ouvrez pas mutuellement la voie à la violation de vos serments. Vous avez sondé les désirs du coeur humain: n'essayez donc pas de vous persuader ou de faire croire qu'il est incorruptible.

Mères chrétiennes, pourquoi conduisez-vous vos jeunes filles dans le monde?

Elles sont innocentes, candides, elles ravissent par le charme de leur modestie.

Dans leur inconscience, elles ne cherchent peut-être qu'à plaire, s'engouent de la mode quelle qu'elle soit, sans beaucoup l'analyser, uniquement attentives à attirer vers elles les sympathies dont leurs coeurs généreux ont besoin; trop inexpérimentées souvent pour apprécier la qualité des sentiments qu'elles inspirent.

Mais vous avez acquis une expérience qu'elles n'ont point.

Vous le savez, vous, et devez le savoir: l'essentiel n'est pas que votre fille rencontre, vaille que vaille, un jeune homme qui, sur l'heure, s'éprenne d'elle, mais qu'elle trouve un époux digne d'elle et de vous, continuateur des traditions d'honneur et de foi que vous avez su maintenir dans votre foyer.

Ne la rabaissez donc pas au niveau de ces malheureuses qui mettent leur dignité à l'encan. Gardez-la, protégez-la, veillez sur la pureté de son imagination sur la fraîcheur de ses affections sur la grâce de sa parure virginale.

Ecartez d'elle le décolletage osé, les artifices troublants, tout ce qui porte à la luxure et dégrade.

Jeunes gens, soyez loyaux, ne trompez pas les familles qui vous accueillent avec confiance. Ne mettez pas votre orgueil dans les succès de la séduction. Ayez le respect de la jeune fille, ne dites pas devant elle ce que vous n'oseriez dire en présence de votre mère.

Gardez intactes vos énergies. Ne souillez pas vos affections. Ne laissez pas s'amollir votre caractère. Faites, selon le mot du Père Lacordaire la part plus large à votre coeur qu'à vos sens.

L'apologie de la débauche, fût-elle l'oeuvre d'un académicien, est le geste éhonté d'un impudique.

Chrétiens et chrétiennes de tout âge et de toute condition, vous avez une mission à remplir.

Le grand Pape Saint-Léon nous a légué cette belle pensée: "On n'est pas bon, quand on ne l'est que pour soi. Ce n'est pas être sage que de n'aimer que pour soi la sagesse."

Il ne peut donc vous suffire, Nos très chers Frères, de ne point vous assujettir aux moeurs païennes; il faut employer votre vigueur à réagir contre elles, à enrayer leur marche, à faire reculer leur audace. Vous avez l'honneur d'appartenir au Christ.

Vous êtes enrichis de la grâce de la rédemption, vous possédez dans votre écrin de famille le code de l'Evangile.

Vous devez vous faire apôtres et opposer à la mode païenne la mode chrétienne; à la volupté, la réserve; à la licence de la passion, la docilité à l'Evangile et à l'Eglise.

"Ne prenez pas le monde pour modèle, nous dit saint Paul, dans la liturgie de ce jour, mais soumettez vos inclinations mauvaises à l'action transformante de la vie nouvelle, que la grâce du christianisme a versée dans vos âmes.

Les Evêques de Belgique.

NOTRE SAINT-PERE LE PAPE

Ce que c'est que le Pape

L'église de Jésus-Christ est fondée sur la Papauté. Sans le Pape, pas de christianisme véritable.

Le Pape, docteur assisté de l'Esprit-Saint, gardien infaillible du dogme et de la morale, juge en dernier ressort de toutes les controverses ecclésiastiques, ayant les clefs du royaume des cieux et le pouvoir de juridiction sur la terre entière, est le roc inébranlable qui supporte tout l'édifice de l'Eglise.

Vouloir ébranler ce roc, c'est vouloir ébranler et faire chanceler cet édifice, c'est porter une main sacrilège sur l'Arche sainte. Entreprise inutile, nous le savons, car les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise et ses fondations, mais l'attentat n'en reste pas moins insensé et criminel.

Pour frapper l'Eglise au coeur, tous les hérétiques, tous les apostats, tous les libres penseurs et les francs-maçons, ont essayé d'atteindre la papauté, de la calomnier, de la discréditer, de lui enlever toute influence. Ils étaient poussés par l'esprit de Satan, leur père. Au contraire, les véritables enfants de Dieu poussés par l'Esprit de vérité ont entouré la papauté de leurs hommages, de leur obéissance et de leur amour. Plus on participe à l'esprit et au sens catholique, plus on s'attache au Vicaire de Jésus-Christ, plus on respecte ses décisions, plus on veut suivre avec amour ses simples directions.

C'est par leur union avec le centre romain que toutes les églises catholiques font affluer en elles, la pureté de la doctrine, l'abondance de la vie.

"Malheur aux églises et aux nations qui se séparent de l'unité! Qu'est devenue l'Allemagne de Luther? Qu'est devenue la vie religieuse du protestantisme? L'Eglise catholique avait, par la philisophie chrétienne des universités du moyen âge, élevé l'esprit humain vers les hauteurs du spiritualisme et de la vérité. Les universités protestantes aveuglées par l'orgueil, par la fausse critique, en sont venues jusqu'à révoquer en doute les vérités les plus évidentes à la saine raison.

Les professeurs les plus illustres du protestantisme ne croient même pas à la divinité de Jésus-Christ.

En bien des endroits d'Allemagne et de Russie, c'est le peuple encore croyant qui oblige le pope ou le pasteur à prêcher Jésus-Christ.

Socialisme, matérialisme abject, indifférence, immoralité, voilà les fruits de la grande scission.

Dans quel état lamentable gît cette église orientale séparée de Rome depuis tant de siècles, ces Grecs byzantins qui préféraient le Croissant à la houlette de Pierre, et qui sont périodiquement massacrés par la férocité turque!

Se séparer de la papauté et la faire disparaître, c'est s'acheminer de nouveau vers le paganisme, c'est effacer toutes les conquêtes de la civilisation chrétienne.

Sans la papauté, nous serions aujourd'hui au niveau du Hottentot, ou du Peau-Rouge. La charité, l'adoucissement des moeurs, le respect des droits d'autrui, l'humilité, l'abnégation, la droiture de la conscience ont germé sur le seul catholicisme.

C'est quand Pierre eut annoncé à Rome, la Bonne Nouvelle et évangélisé les esclaves, que de cette ville corrompue, devenue la sentine du monde, sortit une société nouvelle adorant le vrai Dieu, respectant le droit d'autrui et mourant pour rendre témoignage à la Vérité.

Ce sont les papes qui par leurs missionnaires ont converti le monde à Jésus-Christ, à la véritable religion de l'esprit.

Ce sont les papes qui envoyèrent Martial et Denis dans les Gaules, S. Séverin, dans le Norique; Patrice en Irlande; S. Augustin, en Angleterre; S. Willebrod et S. Boniface, en Allemagne; S. Siffroi, en Suède; SS. Cyrille et Méthode, aux Bohémiens; S. François Xavier, dans les Indes.

Quelles sont les régions qui ont échappé à l'influence des papes? De nos jours encore, y a-t-il sur la terre un coin si glacé soit-il ou si brûlé par les feux des tropiques qui n'ait reçu leurs envoyés?

Là où l'influence de Rome s'est arrêtée, là, dit Joseph de Maistre, s'est arrêtée la civilisation.

Les papes ont petit à petit éliminé l'esclavage de la terre, ils ont civilisé les barbares, arraché la femme à la condition dégradante où l'avait réduite la brutalité de l'homme, ils ont fait respecter les droits de l'enfant à la vie, ils ont prêché sans cesse la croisade contre le matérialisme et le fatalisme du Turc, ils ont proclamé l'indissolubilité du mariage, défendu les faibles et les petits contre tous les abus de la force. Par les moines, ils ont conservé au monde les chefs-d'oeuvre de l'antiquité classique, ils ont fondé les universités du moyen âge, donné le branle à l'étude des sciences et des lettres.

En somme ce sont les Papes qui ont élevé bien haut le flambeau de la civilisation, et ce sont encore eux qui, au milieu des abus de la force, des sophismes des fausses philosophies et des empiétements modernes de l'orgueil, s'opposent à l'erreur et au mal.

Notre devoir est tout tracé. Obéissance filiale au Pape, attachement inviolable au centre de l'unité.

Le Pape n'est pas impeccable. Dans une longue suite de vénérables pontifes, l'histoire peut se montrer sévère sur la conduite de certains Papes. Ce sont de rares exceptions. Mais toujours le Pape a été le Docteur revêtu de l'assistance de l'Esprit-Saint et par conséquent de l'infaillibilité doctrinale, toujours il a été le vicaire de Jésus-Christ, le chef unique de la véritable Eglise, hors de laquelle il n'y a plus de Révélation intégrale et de vie véritablement chrétienne.

Nos petits libres penseurs, nos radicaux ressasseront toutes les vieilles calomnies, toutes les accusations d'ambition, de bas opportunisme, etc., contre le Vicaire de Jésus-Christ, ne nous en laissons pas imposer par leur bavardage.

Sachant que le Pasteur suprême nous mène vers les pâturages de salut, ne discutons jamais les volontés du Saint-Siège: communion des enfants, communion quotidienne, directions sur la musique sacrée, définitions sur les libertés modernes, **Syllabus**, encycliques, acceptons tout avec reconnaissance. Tout véritable chrétien devrait se faire un honneur de conserver toutes les lettres papales, de les relire parfois pour mieux s'imprégner du sens catholique.

Armand Chossegros, s.j.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

ENCORE LA LIBERTE RELIGIEUSE

C'est dans le Yucatan que sévit le plus rigoureusement la persécution. Là naturellement doivent se trouver les plus éclatantes mises en pratique de la liberté religieuse proclamée par Carranza. Or, voici, d'après une lettre d'un important catholique de cette province, sous quel beau régime y vit l'Eglise catholique:

1o—Le gouvernement s'est approprié toutes les églises et tous les presbytères de campagne; quelques prêtres ont été emprisonnés à Merida, bon nombre d'autres ont été envoyés en exil; aucun prêtre, en campagne, n'a le droit d'administrer les sacrements; 2o—La cathédrale et plusieurs autres églises de Merida ont été ou fermées ou transformées en entrepôts, etc. Une église est devenue un temple maçonnique, une autre a été donnée à des étudiants comme salle de réunion et de la chaire de cette dernière on a hurlé contre Dieu d'abominables tirades; 3o—Quelques églises sont encore ouvertes et quelques prêtres ont le droit d'officier. On ne peut dire la messe que le dimanche, à huit heures; la confession est chose absolument défendue; 4o—le 7 janvier dernier, douze prêtres reçurent du gouvernement de Merida l'ordre de quitter le Yucatan. Un d'eux protesta et demanda la raison de cet ordre, déclarant que ni lui ni ses compagnons n'avaient commis de crime, et que puisqu'ils étaient Mexicains de naissance, il n'y avait aucune raison de les exiler. Le commandant reconnut la justice de cet argument, mais déclara qu'il agissait en vertu d'ordres d'un officier supérieur et qu'il ne pouvait conséquemment expliquer sa conduite aux plaignants; 5o—tous les collèges et toutes les écoles catholiques ont été confisquées et transformées, comme disent les révolutionnaires, "de temples des ténèbres en temples de lumière". L'école de Valladolid a été confisquée "parce que l'école du gouvernement n'était fréquentée par aucun élève"; l'école de Tekax "parce que le gouvernement n'avait pas d'école là et en avait besoin d'une"; 6o—les parents ont reçu ordre sous la menace des plus graves châtiments d'envoyer leurs enfants aux écoles publiques; 7o—bien que notre constitution défende de parler de religion à l'école, on n'en a pas moins ordonné aux professeurs de "déraciner le fanatisme", en d'autres termes, de détruire toute religion. Et pour que cette oeuvre de damnation put être accomplie, l'on a importé du Nord des professeurs vicieux et irréligieux. Une de ces institutrices a été expulsée du Yucatan à la demande des élèves révoltés de sa conduite; 8o—Alvarado se vante qu'il a fondé 800 écoles dans cet état. Il a fondé (sic) bon nombre de ces écoles en s'emparant d'écoles catholiques et en y substituant l'enseignement socialiste à l'enseignement catholique; 9o—il y avait à Merida un hôpital privé pour femmes, propriété de quelques riches catholiques mexicains et commis aux soins de religieuses mexicaines. Le gouvernement a confisqué cet hôpital et ses dépendances et en a chassé les religieuses en dépit des plus vigoureuses protestations."

QUEBEC ET ONTARIO. — AVEU PROTESTANT

De tous les journaux anglais et protestants de l'Ontario, le **Citizen** d'Ottawa est certainement celui qui a le plus d'esprit d'indépendance et est le plus libre de préjugés anti-catholiques et anti-français. Souvent il lui arrive de dire de dures vérités à ses compatriotes. C'est ainsi que récemment, répondant à des dénigreurs ontariens qui trouvent Québec peu enthousiaste des projets prohibitionnistes, le **Citizen** rendait à la province de Québec ce splendide témoignage:

"Si on compare la Province soeur (Québec) avec l'Ontario, dit-il, on verra que le vieux Québec a moins de crimes, moins d'alcool consommé et une meilleure assistance à l'école.

L'assistance moyenne aux écoles publiques — lisez protestantes — de l'Ontario, pendant l'année 1913-14 n'était que de 64 pour cent, tandis que dans les écoles — protestantes et catholiques — de la Province de Québec elle était dans la même période de 75.63 pour cent. Soit une supériorité de 11.63 pour cent sur la Province d'Ontario.

"Pendant l'année 1913, le nombre des condamnations par 1,000 habitants, était dans Québec de 10.2; — dans Ontario on en comptait 23.4; — soit plus que le double. De 1906 à 1914, le Sénat a accordé 103 divorces pour l'Ontario et seulement 28, pendant la même période pour le Québec.

Au cours des 6 dernières années, il y eut 14 condamnations à mort dans la Province de Québec. Pendant la même période Ontario en a enregistré 38. Et ce malgré le fort contingent d'étrangers que renferme la métropole du Canada, car enfin il faut bien reconnaître que les Juifs, les Italiens, les Chinois occupent les cours criminelles de Montréal plus qu'à leur tour.

Dans les dix années entre 1901 et 1911, la population rurale de Québec s'est accrue de 40,000, pendant que celle d'Ontario a diminué de 52,000, soit un écart de 92,000 en faveur de Québec.

Le nombre de naissances de la Province de Québec en 1913 était de 17.33 par 1,000 habitants, tandis que dans l'Ontario il n'était que de 12.70, soit un tiers de moins.

En dix ans la Province de Québec a diminué le nombre de ses illettrés (lisez bien ceci, détracteurs des écoles de Québec) de 5.05 pour cent, tandis que la Province de l'Ontario ne l'a diminué que de 2.24 pour cent.

Les résultats pour le progrès de la tempérance sont tout aussi bien à l'avantage du Québec. Oui! Québec bat la marche bien loin en avant de l'Ontario dans la voie de la tempérance, grâce à la guide si sage de son clergé et à l'influence si bienfaisante de sa classe dirigeante.

Donc au lieu de prendre un air de supériorité en parlant de progrès social, nous devrions, nous Anglais de l'Ontario, nous efforcer de prendre l'exemple sur Québec, d'abord pour les égaler, puis ensuite les dépasser si possible, au lieu de les mépriser par nos vantardises retentissantes et fausses. Les gens du Québec au contraire, incomparablement plus sages, marchent à la tête et en silence. C'est plus humble, mais c'est plus vrai et plus pratique. La moralité d'un peuple ne se mesure pas par des paroles mais par des faits."

LA LIBERTE RELIGIEUSE

Des journaux ont annoncé avec fracas que Carranza avait proclamé au Mexique pleine et entière liberté religieuse. Et du coup ils ont fait de ce bandit le représentant de l'ordre et de la justice pour tous. Si l'on veut savoir ce que Carranza entend par liberté religieuse qu'on lise les deux décrets suivants, parus, l'un dans la ville même de Mexico, l'autre dans Toluca.

"Article 28.—Il est absolument défendu d'enseigner une religion quelconque dans une ECOLE PRIVEE ou dans n'importe quelle autre maison d'éducation.

Au nombre des raisons qui motiveront l'expulsion d'un professeur, d'un directeur ou d'un employé d'une école se trouve la suivante:

Article 48.—Enseigner une religion ou établir une pratique religieuse quelconque dans une école ou FAIRE EN SORTE QUE, EN DEHORS DE L'ECOLE, LES ENFANTS PUISSENT PARTICIPER A UNE CEREMONIE RELIGIEUSE QUELCONQUE OU RECEVOIR UN ENSEIGNEMENT RELIGIEUX."

Par son étroitesse cette conception de la liberté des persécuteurs mexicains rappelle la conception qu'ont du droit nos persécuteurs au Manitoba et dans l'Ontario.

LE SACRE COEUR CHEZ LES POILUS

Nous reproduisons avec plaisir un extrait d'une lettre datée de la fin de décembre, écrite tout près de la ligne de feu et adressée à un de nos amis du Canada:

"Si tu savais comme c'est triste de voir disparaître cette belle jeunesse, disparue en partie au bout de quelques mois. Ce qui en revient, présente un aspect bien lamentable d'estropiés et de mutilés. Quel fléau! mon Dieu, pitié! pardonnez! l'expiation est si sanglante et si héroïque que vous ne pouvez plus tenir rigueur à ces enfants qui se sont levés si magnifiquement pour défendre la patrie, peut-être coupable, mais si forte dans l'épreuve, réveillant à tous les échos sa vieille foi qui n'était qu'endormie. Si tu voyais nos chefs et nos soldats au pied des autels et à la Table Sainte, tu te trouverais bien étonné. Je le vois, nos prêtres-soldats se disent en paradis, au milieu de la mitraille et des obus. Oh! qu'elle est belle la récolte d'âmes que nous faisons! que de belles choses nous entendons sur les lèvres de nos chers mourants!

Je suis si heureuse d'être restée au milieu de nos chers soldats et de leur épingler l'image du Sacré Coeur sur la poitrine. Ils auraient été navrés de partir sans cela. C'était la tradition au régiment. Je l'ai fait pour le premier départ de la caserne de Nancy et depuis combien de milliers nous avons distribués, et combien me les ont remontrées, au bout de longs mois de bataille, d'hôpital, et depuis leur nouveau retour au dépôt. Ces pauvres images étaient souillées, déteintes, plusieurs traversées par les balles. Leurs possesseurs se disent visiblement protégés, puisque la balle ayant traversé l'image, s'était déviée, avait filé sur le bras, effleurant à peine la peau. Aussi, tu penses s'ils tenaient à cette relique. Ils l'envoyaient à leur maman et m'en redemandaient de neuves pour leur prochain départ pour le front.

Tout ce réveil religieux m'est bien doux au coeur et je t'assure que je ne voudrais pas quitter nos soldats avant que tout ne soit terminé.—M.

L'ALCOOL ET LA MISERE

L'alcool est une des causes les plus ordinaires de la pauvreté et de la misère. Sur cent mendiants ou vagabonds, en temps ordinaire, quatre-vingt sont des buveurs.

1. Il diminue la capacité de travail. — Que les buveurs soient employés aux travaux manuels ou aux travaux intellectuels, ils deviennent peu à peu impropres a leur emploi et puis à tout ouvrage. L'alcool nuit autant aux facultés de l'âme qu'aux organes du corps et l'on ne compte pas moins de ses victimes dans les professions libérales que dans les métiers et chez les manoeuvres, tenant compte de la proportion du nombre.

Qui n'a pas connu tel jeune homme de talent, à qui l'avenir a souri un temps, qui est devenu, par suite de l'abus du petit verre, une ruine précoce et un sujet de désolation pour les siens.

Combien de gens bien doués qui auraient pu rendre de grands services à la société, et que l'alcoolisme a fait sombrer dans la misère.

2. Il amène le chômage. — Que de temps perdu au cabaret pendant les heures de travail, que de lendemains employés à retrouver la lucidité d'esprit perdue la veille, que de jours consacrés au traitement de maladies causées par des excès de boisson, ou à la purgation de sentences prononcées à la suite d'un méfait de l'alcool.

3. Il pousse à des dépenses inutiles. — Des salaires sont diminués de la moitié et même des trois quarts en passant au cabaret. Les statistiques nous donnent des chiffres énormes représentant les sommes dépensées à l'achat des boissons chaque année. "Un tel serait riche aujourd'hui s'il n'avait pas tant bu," voilà ce que l'on entend dire de quelques-unes peut-être de nos connaissances, et voilà ce que l'on peut dire malheureusement de beaucoup de gens.

Il faut ajouter à ces causes de misères, les maladies des enfants dues au vice de parents buveurs et alcooliques, les accidents que l'état d'ivresse occasionne si fréquemment, les mauvaises transactions faites dans un état d'esprit plus ou moins sain, les faillites et les pertes qui s'ensuivent avec leurs cortèges de déboires et de tristesses.

La Sauvegarde.

Il n'est pas de situation critique des chrétiens à laquelle Dieu ne pourvoit; recourons à lui.

* * *

Les apparitions de la sainte Vierge sont fréquentes dans l'histoire; répondons à ses desseins.

Autour de la Ferme



LE BLE D'INDE

Il est donc avantageux de récolter du blé d'Inde: 1o—parce qu'il donne de 6 à 10 tonnes à l'acre; 2o—il fournit l'occasion de nettoyer la terre et la prépare pour une excellente récolte de blé. On pourrait ajouter que le blé d'Inde sauve beaucoup de temps. Sans lui le cultivateur devra passer une grande partie de l'été à faire du foin de prairie qui est un fourrage inférieur.

Autrefois, quand il y avait moins de culture, ce foin poussait sur les hauteurs et en abondance. Maintenant on ne le trouve que dans les bas fonds; il est de qualité bien inférieure, quand il n'est pas poison. Et là où autrefois on prenait 10 tonnes de foin, on n'en trouve plus guère. On a vu des gens se promener dans la prairie des journées entières avec leurs machines à faucher, pour couper une tonne de foin. Sans compter que pour aller perdre ainsi son temps, on s'éloigne beaucoup.

Il faut donc, braves gens, ne plus songer à cette perte de temps. Si vous voulez m'en croire, vous allez vous occuper de votre terre. C'est difficile pour un Canadien de changer ses manières de faire, quand il a suivi une routine pendant quelques années. Il s'imagine que ce sera la fin du monde s'il change ses habitudes. Cependant, j'ai connu des gens qui, après s'être obstiné longtemps, ont enfin changé, et maintenant ils croiraient s'en aller à la ruine s'ils devaient revenir à la vieille routine.

Si vous avez un certain lopin de terre épris en mille, je vous en prie, faites-en donc un pâturage pour vos vaches à lait — surtout si cette prairie est vieille de 2 ou 3 ans. — Je vous entends dire: la prairie de mil ne vaut plus rien comme pâturage; au mois d'août elle est desséchée. Mais à cette partie de la saison, votre blé d'Inde commencera à monter: vous en couperez soir et matin pour vos vaches, et avec le peu qu'elles trouveront d'herbe au pâturage elles seront bien nourries et vous en aurez du bénéfice.

Cette culture de blé d'Inde, quand même vous en auriez de 10 à 15 acres, ne prendra pas tout le temps que vous consacriez au foin de prairie. Vous aurez encore le temps de semer des betteraves, des carottes, vous allez passer votre été à la maison, à sarcler et à travailler chez vous.

Outre l'immense avantage de vous procurer un fourrage plus sain et plus approprié aux besoins de vos vaches à lait, il y aura à compter aussi que vous ne dépenserez pas autant de nourriture: Ce qu'il y en a de pertes à transporter pour une semaine la nourriture de 3 ou 4 hommes, et cela à recommencer tous les lundis pendant un mois ou deux.

Votre foin de prairie ne vous a pas payé beaucoup depuis quelques années: raison de plus pour changer votre régime. Essayez les cultures sarclées; vous n'avez pas à craindre, puisque d'autres l'ont fait et s'en trouvent bien.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE TREFLE D'ODEUR

Ce qu'il a donné en Saskatchewan

Le trèfle d'odeur ou mélilot blanc (Melilotus alba) est une plante élevée, bisannuelle, à tiges rudes et branchues, portant des fleurs blanches et un nombre relativement petit de feuilles, sauf lorsqu'il est jeune. Néanmoins, en commun avec le trèfle, la luzerne et les autres légumes, il peut s'accaparer l'azote de l'air lorsqu'il est inoculé avec les bactéries nécessaires. En ces derniers mois, on a émis en certains quartiers des prétentions extravagantes au sujet de la valeur du mélilot comme plante fourragère, tandis que cette valeur était absolument niée en d'autres quartiers. Devant des opinions si opposées, le public ne sait plus que penser de la valeur réelle de ce trèfle.

On nous demande, pour jeter de la lumière sur ce sujet, de faire connaître l'expérience que nous avons eu avec cette plante dans les conditions des Prairies.

Nous avons cultivé du mélilot en trois saisons différentes. En 1912, le mélilot qui avait été seme à la volée, en juin de l'année précédente, a été en partie détruit, mais les plantes qui restaient ont atteint la hauteur d'un homme. En 1913, nous n'avions pas de mélilot mais en 1914, ce trèfle seme en rangs, à 40 pouces d'écartement, à raison de 4 livres à l'acre, a rapporté près de 13 tonnes, poids vert, à l'acre; c'est beaucoup plus que le maïs semé en rangs au même écartement. L'année dernière il a donné à peu près le même rendement, un peu plus élevé encore que le rendement des récoltes de foin que nous avions sous observation.

Ses défauts

Le mélilot possède de grands défauts: il est amer, grossier, se fane difficilement; sa graine mélangée à la graine de la luzerne est une impureté; dans des endroits incultes, il peut devenir une mauvaise herbe.

Nous avons constaté que les bovins, les moutons et les porcs le paissent assez bien lorsqu'il est jeune, mais ils ne l'aiment pas lorsqu'il est développé, à cause de son goût amer, et on ne peut pas non plus en obtenir du foin succulent après qu'il a fleuri. La plupart des animaux ne l'aiment pas, même lorsqu'il est encore jeune et vert; ils s'y habituent cependant si on ne leur donne aucune autre nourriture pendant quelque temps; c'est là l'expérience de beaucoup de cultivateurs pratiques.

Il est si ligneux que nous n'avons pas pu employer du foin de mélilot qui avait été coupé après avoir fleuri. Il semble que cette plante doit être pâturée lorsqu'elle est jeune, ou convertie en foin avant la floraison.

Le fanage du mélilot présente les mêmes difficultés que le fanage de la luzerne; cette plante contient une forte proportion d'eau qui retarde le fanage; les feuilles tombent facilement après le séchage. En raison de ces difficultés, il semble que le meilleur emploi que l'on puisse en faire actuellement est de le faire paître. Il est fort possible qu'on puisse l'ensiler avec succès, mais nous n'avons encore aucune expérience sur ce point. La graine ressemble beaucoup à celle de la luzerne, à tel point que ces deux récoltes ne peuvent être séparées l'une de l'autre lorsqu'elles sont mélangées; pour cette raison, il ne faut pas encourager l'emploi du mélilot dans les centres où l'on cultive de la graine de luzerne tant que sa valeur n'aura pas été déterminée d'une manière définitive.

Dans les endroits incultes où la terre n'est pas labourée tous les ans, le mélilot s'établit à demeure, mais nous ne croyons pas qu'il puisse devenir une mauvaise herbe sur les terres qui sont labourées tous les ans. Comment pourrait-il se multiplier sur une terre labourée tous les ans, puisque c'est une plante bisannuelle qui ne forme pas sa graine l'année même où elle est semée? Dans ces conditions, il ne peut se répandre.

Il est à remarquer sous ce rapport que le mélilot à fleurs jaunes (Melilotus officinalis) est beaucoup plus enclin à devenir une mauvaise herbe que l'espèce à fleurs blanches (Melilotus alba); le premier ne devrait jamais être employé.

Ses bonnes qualités

Le mélilot a aussi de bonnes qualités: il convient à notre climat, il est productif, il est bisannuel, c'est une légumineuse; enfin, on peut le cultiver en rangs. Le mélilot blanc a toujours eu un mois de pousse avant l'arrivée du maïs, et généralement il reste vert pendant un mois après que le maïs gèle en automne. Il est rarement endommagé par les gelées du printemps et d'automne; c'est une récolte qui convient spécialement pour les saisons courtes et la température rigoureuse de l'Ouest canadien.

A Saskatoon, le mélilot, semé en rangs, a rapporté plus que tout autre plante fourragère, et un peu plus que le maïs pendant les deux saisons dernières; il est riche en composés azotés, mais il n'est pas aussi savoureux ni aussi digestible que la plupart de nos autres plantes, à moins qu'il ne soit coupé pendant la première phase de la végétation.

Le défaut principal de toutes les plantes vivaces, et notamment de la luzerne, du ray-grass de l'Ouest, du brome inerme et de la fléole des prés dans un climat sec, c'est qu'elles ne fournissent aucune occasion favorable pour emmagasiner un surplus d'humidité après l'année où elles sont semées. Le résultat est, qu'après la première année, une plante vivace ne peut donner de gros rendements dans les conditions ordinaires de culture en terre sèche. La nature bisannuelle du mélilot blanc est donc un grand avantage. On remarque que la terre en mélilot se laboure beaucoup plus facilement qu'une luzernière, car, après la deuxième saison, les racines du mélilot sont mortes ou en partie pourries et ne gènent en rien les labours, tandis que dans les luzernières, les labours sont beaucoup plus pénibles.

Le mélilot est un accumulateur d'azote; il ne diffère en rien sous ce rapport du trèfle et de la luzerne ordinaires. Il est intéressant de savoir que la bactérie qui produit les nodules sur les racines du mélilot, est la même que celle dont on se sert pour inoculer la luzerne. Les racines d'une récolte de mélilot que nous avons inoculée avec des bactéries de luzerne portaient des masses épaisses de nodules.

Semé en rangs, de 2½ à 3 pieds d'écartement et biné, le mélilot rapporte plus que lorsqu'il est semé en rangs plus serrés, avec une plus grande quantité de graines, et nous sommes d'avis que la récolte venant après une culture le mélilot en rangs fortement espacés est beaucoup plus forte qu'après un culture ordinaire de mélilot. Cependant, il est à noter sous ce rapport que les semis tassés donne du foin beaucoup plus fin que les semis clairs, en rangs largement espacés. Il semble donc qu'à moins que la récolte soit exclusivement employée comme pâturage, ou peut-être pour l'ensilage, on sera obligé d'abandonner cette méthode des semis clairs qui donne des tiges trop rudes.

On a prétendu que le mélilot résiste à l'effet de l'alcali, et l'on a apporté de nombreuses preuves à l'appui de ce fait. On a constaté cependant, à plusieurs endroits, que cette plante ne vient pas bien sur les sols alcalins. Il n'y a pas à douter qu'elle pousse même sur des sols très alcalins.

La culture du mélilot

Comme la plupart des autres plantes, le mélilot vient mieux sur jachère d'été; cependant cette préparation est généralement trop coûteuse en raison de la nature bisannuelle de cette plante. On peut obtenir des levées très satisfaisantes en semant sur labour de printemps ou d'automne bien ameubli, et débarrassé de son gaçon. Le sol de surface doit être ferme et les semis doivent se faire en temps pluvieux, généralement dans le mois de juin.

Si on le sème en rangs, de 24 à 26 pouces d'écartement, il suffit de trois à six livres à l'acre. Si on le sème à la volée ou en frangées de six pouces, il faut mettre 8 à 12 livres ou plus de graine.

Dans la plupart des saisons, la récolte atteint la hauteur de un ou deux pieds la première année. On peut faire paître cette récolte sur place, ou la couper pour en faire du foin. L'année suivante, la première récolte est généralement prête à être coupée vers la fin de juin, et la deuxième vers la fin de juillet.

Il est essentiel de bien faire faner la récolte en andains, rouleaux ou vieillottes avant de la mettre en meules ou de l'engranger. Si on la fait paître sur place, il faut, de temps à autre, couper les grandes tiges qui ont été laissées par le bétail afin d'empêcher la production des graines et d'encourager le développement de nouveaux rejetons.

Si l'on désire cultiver la récolte pour la production de la graine, il ne faut pas faire de coupe au commencement de la saison. On a obtenu des rendements de 6 à 12 boisseaux de semence. Pour cette production, c'est la culture en rangs, à 2 ou 2½ pieds d'écartement, qui semble donner les meilleurs résultats.

Expériences à Saskatoon

Nous étudions actuellement huit espèces différentes de trèfle rouge; deux de ces espèces sont cultivées en rangs à divers espacements; nous les semons également à différentes densités et à différentes époques de la saison. Nous nous proposons d'essayer le mélilot sous formes de foin, de pâturage et d'ensilage.

Conclusions générales

A l'heure actuelle, l'utilité probable du mélilot dans l'agriculture de l'Ouest repose sur les faits suivants:

1.—Il donne un pâturage de deux saisons.

2.—Il peut donner une récolte de foin, s'il est coupé de bonne heure.

3.—Il est possible qu'il donne un bon ensilage, soit seul, soit mélangé avec le seigle d'hiver ou avec le maïs.

Si l'on peut se servir des plantes grosses et fortes qui résultent de la culture en rangs fortement espacés, cette méthode de culture est probablement la meilleure dans les conditions semi-arides. Elle produira en même temps quelques-uns des résultats avantageux d'une récolte binée.

Cependant, il ne faut pas oublier les faits suivants:

1.—Le mélilot blanc est amer, surtout vers la fin de son développement.

2.—Il est d'une nature grossière, peu savoureuse, et relativement indigeste lorsqu'il est entièrement développé.

3.—Il se fane difficilement parce qu'il contient une grande quantité d'eau.

4.—Il peut devenir une plante gênante dans les centres où l'on cultive de la luzerne.

5.—Avant de le rejeter comme inutile ou comme plus nuisible qu'utile, ou avant de l'accepter comme plante fourragère convenable pour l'emploi général, nous devons avoir beaucoup plus de renseignements à son sujet.

Le mélilot a beaucoup de bonnes qualités et quelques très grands défauts; si l'on peut supprimer ces défauts, cette plante occupera une place importante dans notre agriculture. S'ils ne peuvent être supprimés, ce trèfle n'aura qu'une sphère limitée d'utilité. Les expériences actuellement en cours devraient nous fournir tous les renseignements nécessaires pour nous permettre de déterminer la place exacte que le mélilot doit occuper parmi nos plantes fourragères.

Le département d'agriculture de la Saskatchewan.

LES GRAINS

Blé—	
No. 1 Nord	108¾
No. 2 Nord	105¾
No. 3 Nord	103¾
No 4	100¾
No 5	91¾
No 6	81
Fourrage	76
No 1 Rejeté	100¾
No 2 Rejeté	98¾
No 3 Rejeté	96¼
No 1 Tough	100¾
No 2 Tough	97¾
No 3 Tough	95¾
No 1 Sale	100¾
No 2 Sale	98¾
No 3 Sale	96¼
Avoines—	
No 2 C W	42¾
No 3 C W	40⅜
Extra No 1 Fourrage	40⅛
No 1 Fourrage	38⅝
No 2 Fourrage	38⅜
Orge—	
No 3	59
No 4	54
Rejeté	51½
Fourrage	51½
Lin—	
No 1 N W C	203¼
No 2 C W	200¼

LA VENTE DES OEUFS

Une démonstration de bonne coopération dans la vente des oeufs et des volailles

Il y a plusieurs années, les cultivateurs du voisinage de Lansdowne, Ontario, s'organisèrent en un cercle qui devait vendre des oeufs, acheter du maïs de semence et de la graine de trèfle. Cette modeste organisation devint plus tard l'association des cultivateurs de Lansdowne qui a acheté ou vendu pour ses membres, l'année dernière, des produits se montant à une valeur de $14,000 dont $12,000 d'oeufs et de volailles.

C'est en 1910 que le cercle commença réellement à vendre des oeufs. La vente se fit sur une marge d'un demi-centin: tous les trois mois les bénéfices qui résultaient des transactions étaient répartis entre les membres. Les oeufs étaient vendus à des marchands de Montréal, et, dans certains cas, directement aux consommateurs.

En 1913 l'association actuelle s'organisa. Elle adopta des statuts et commença à fonctionner; elle se composait de vingt-cinq membres. L'année suivante, le nombre de ses membres était porté à cent trente. Elle vendit, cette année-là, 26,309 douzaines d'oeufs, représentant une valeur totale de $6,636. L'année suivante, le nombre des membres fut porté à cent cinquante et le nombre d'oeufs vendus ateignit le chiffre de 38,777 douzaines représentant une valeur brute pour l'association de $8,525. Tous les oeufs étaient mirés à l'arrivée, et ceux qui étaient destinés à un commerce spécial étaient triés suivant les types de qualité pour les oeufs canadiens. Au printemps de 1915, les opérations de l'association couvraient Lansdowne, Gananeque, South Lake, Caintown, Lyn et Mallorytown.

En ces trois dernières années, l'association a ramassé, outre les oeufs, toutes les volailles que les membres avaient à vendre; certaines de ces volailles avaient été engraissées en épinette, les autres étaient vendues en vie, suivant l'état du marché. Toutes celles qui n'étaient pas en état d'être vendues étaient mises à l'engraissement, jusqu'à ce qu'elles soient en bon état. L'association a des épinettes d'engraissement logeant trois cent cinquante volailles et elle a acheté également les dindes pour les vendre sur le marché de Noël.

L'association encourage l'élevage de volailles de race pure, appartenant à des espèces bonnes pondeuses. Elle paie une prime, pendant la saison d'éclosion, pour des oeufs fécondés venant de volailles de race. Ces oeufs sont vendus aux cultivateurs qui désirent améliorer leurs volailles. D'autre part, elle a payé pour les oeufs non fécondés, pendant l'été, une prime de un centin par douzaine. Le nombre de volailles sur les fermes des membres de l'association dans les environs de Lansdowne est en moyenne de soixante-quinze à cent.

L'association a acheté et vendu à ses membres, l'année dernière, pour plus de trois cent trente dollars de gravier à volaille, de coquilles d'huîtres, d'incubateurs et d'éleveuses et elle a acheté pour plus de cent dollars de maïs de semence.

Elle a acheté et conservé pour le vendre, après affinage, aux magasins locaux, pour près de cinq cents dollars de fromage. Comme ce fromage a été acheté à quatorze centins et demi la livre et qu'il a été vendu à dix-neuf centins, cette transaction a résulté en un bénéfice considérable pour l'association.

L'association est maintenant arrivée à un point où elle peut faire un bon emploi de capitaux. A la réunion annuelle tenue le 6 janvier, on a décidé de l'incorporer au capital de $5,000, qui sera souscrit, par les membres, en parts de vingt-cinq dollars chacune, les paiements devant couvrir une période de trois ans.

Une réorganisation de l'association pourvoit à une extension considérable de ses opérations, laquelle nécessiterait la nomination de fonctionnaires supplémentaires; le plus important de ces fonctionnaires sera le gérant de vente, qui consacrera la plus grande partie de son temps à l'organisation.

LA DIVISION DE L'INDUSTRIE ANIMALE

Encouragement aux éleveurs

Les pays européens dont les troupeaux ont été ravagés par la guerre sont obligés de s'approvisionner à l'étranger. Cette nécessité ne fera que croître avec la durée de la guerre. D'autre part, lorsque la paix sera rétablie, ces pays auront besoin d'un grand nombre d'animaux des différentes catégories pour reconstituer leurs troupeaux. Il ne faut pas oublier cependant que les acheteurs qui parcourront ce pays après la guerre exigeront des bestiaux de meilleure qualité que ceux qu'ils ont achetés pendant la guerre, car ces animaux seront destinés en grande partie à la reproduction.

Ceci étant, nous devrions conserver pour l'élevage les meilleures femelles et spécialement les jeunes bestiaux. Les éleveurs qui s'en tiendront à ce programme seront en mesure de satisfaire les demandes lorsque l'heure arrivera. Actuellement, la population animale est inégalement répartie au Canada. Il y a un gros surplus dans certaines localités et un manque correspondant de bestiaux dans d'autres. L'année dernière des centaines de jeunes bêtes à cornes venant des provinces des Prairies ont été expédiées aux Etats-Unis pour l'engraissement et la reproduction. La plupart de ces bestiaux auraient dû être conservés au pays, surtout les femelles. Dans certaines localités de l'Ontario, il y a un surplus de ce genre d'animaux que l'on pourrait avantageusement distribuer ailleurs. Pour améliorer les conditions qui existent, le Ministre de l'agriculture a décidé d'accorder, par l'intermédiaire du bureau de l'industrie animale, une aide généreuse aux éleveurs qui désirent améliorer leurs troupeaux.

Voici à quelles conditions cette aide sera accordée:

Au cas où un certain nombre de cultivateurs, dans un district quelconque, désireraient acheter en commun du bétail par charges de wagons, venant d'une partie éloignée du pays, le Ministère paiera les frais de voyage de leur représentant dûment nommé pendant le temps nécessaire pour effectuer l'achat et le transport de ces animaux à leur destination.

Si on le désire, le commissaire de l'industrie animale désignera une personne pour accompagner le représentant et l'aider, autant que possible, à acheter et à expédier les animaux. Les personnes qui désirent profiter de cette offre doivent s'entendre avec le commissaire de l'industrie animale quant au lieu et à l'époque de l'achat avant d'envoyer leurs représentants.

La Gazette Agricole.

Le coût de la guerre

Paris, 15. — Les crédits demandés pour le second trimestre de 1916 se montent à 7,800,000,000 francs. Ces chiffres démontrent que le coût de la guerre augmente continuellement.

EN PROVINCE

LE PAS

M. Paul Gasse, de Winnipeg, est arrivé en ville la semaine dernière. C'est son intention d'aller miner dans les environs de Cross Lake où, parait-il, il y a de très bons indices de quartz contenant de l'or et de l'argent.

* * *

M. P. Cuillerier fait transporter la maison de son père, M. Louis Cuillerier, qui était situé près du pont du chemin de fer de la Baie d'Hudson, sur le lot situé au coin de l'avenue Crossley et la Deuxième rue.

* * *

Le dernier né de M. et Mme Amédée Landry, âgé de trois mois, est mort la semaine dernière.

* * *

Le R. P. Guillou, o.m.i., de Pelican Narrows, est venu passer quelques jours à l'évêché.

* * *

Le R. P. Renaud est arrivé en ville samedi.

* * *

Nos p'tits Canayens et p'tites Canayennes ont eu beaucoup de plaisir, mardi, lorsqu'ils étaient déguisés en Mardi Gras.

* * *

S. G. Mgr Charlebois, Vicaire Apostolique du Keewatin, a subi une opération très grave, samedi de la semaine dernière. Le R. P. J. Guy, o.m.i., curé de la paroisse, a reçu, lundi, un télégramme du R. P. Charles Charlebois, o.m.i., un des frères de Sa Grandeur, lui disant qu'il avait bon espoir que le plus grand danger était passé. Le R. P. Guy a reçu une lettre par la poste de samedi. du R. P. Chas Charlebois, confirmant son télégramme de lundi, ajoutant, cependant, que la vie de Sa Grandeur avait été en grand danger dans la journée du dimanche suivant l'opération, Sa Grandeur eut une syncope qui a fort alarmé ses médecins. Les dernières nouvelles laissent espérer que Monseigneur est en bonne voie de guérison. Les catholiques du diocèse font des voeux pour que Dieu leur laisse, longtemps encore, leur saint évêque, qui est pour eux le meilleur des pères.

* * *

Les Soeurs de l'hôpital Saint-Antoine ont tenu une vente de travaux à l'aiguille, jeudi le 2 mars après-midi, et ont aussi donné un souper le même jour. Elles ont fait la jolie somme de $165.10.

* * *

Le Comité du Conseil de Ville chargé d'obtenir des abonnés pour le système du téléphone local, rapporte qu'il a déjà 94 abonnés et est persuadé que ce nombre sera facilement doublé. Le Conseil de ville étudie la possibilité d'installer le téléphone immédiatement. Il ne manque plus que cela pour que Le Pas soit une ville, ayant malgré son jeune âge — 4 ans — toutes les accommodations modernes, moins cependant les tramways. ......Ca viendra.

* * *

C'est vendredi le 17 mars qu'aura lieu la fameuse course de chiens de Le Pas au Lac aux Castors, soit une distance de 150 milles. Les conducteurs des chiens espèrent pouvoir faire le trajet en 36 heures.

* * *

M. Galletly, arpenteur du gouvernement, qui divise en ce moment les terrains de la rivière Carotte, à quelques milles de Le Pas, a dépassé l'endroit où est située l'église de Saint-François. Il dit que le terrain où se trouve l'église est le meilleur qu'il ait arpenté jusque là. Cependant il ne fait que commencer à arpenter le bon terrain de la rivière Carotte, et il y en a de 40 à 50 milles de terrain tout aussi bon sinon meilleur que celui qu'il mentionne. Il paraît que le gouvernement aurait l'intention de faire diviser les terrains jusqu'au chenal de la rivière Sepanok, soit environ sur une distance de 60 à 80 milles de long, pour ouvrir ces terres à la colonisation, et le ferait immédiatement. Entre l'église de Saint-François et le chenal de la Sepanok se trouvent des terrains sur lesquels l'attention des cultivateurs devrait être attirés par la qualité et la richesse exceptionnelles du sol. M. Galletly dit que les terres de la rivière Carotte, qu'il divise en ce moment. sont vraiment d'une richesse rare. Il est facile de le concevoir lorsque l'on sait que ces terres sont formées par des dépôts d'alluvion amenée là par les eaux de la rivière Saskatchewan.

* * *

Les personnes désirant obtenir des renseignements sur Le Pas et ses environs peuvent s'adresser à D.-F. de Trémaudan.

D.-F. de Trémaudan.

LA BROQUERIE

Mardi, le 29 février, en l'église de Saint-Joachim de La Broquerie, à la grand'messe de dix heures et demie, Homère Desrosiers, fils d'Auguste esrosiers, conduisait à l'autel Mlle Maria Michaud, fille de Thomas Michaud, conseiller de la municipalité de Sainte-Anne.

La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. Alex. Giroux.

Après la cérémonie, tous les invités se sont rendus chez le père de la mariée où un succulent dîner leur fut servi. Nous nous sommes bien amusés tout l'après-midi.

A 5 heures nous sommes partis pour aller à Sainte-Anne chez le père du marié, où un délicieux repas nous fut donné. M. Louis Filion nous a bien égayé par sa belle musique. Les invités se sont amusés jusqu'à une heure avancée du matin.

Voici le nom des convives: M. Magloire Desrosiers et Mlle Anna Champagne, garçon et fille d'honneur; M. Stanislas Jolicoeur, qui n'est jamais "stocky" pour dire un bon mot, et sa dame; M. An. Remillard; M. et Mme Joseph Champagne; M. Louis Harvey, président de l'arrondissement scolaire de Sainte-Anne ouest et sa dame; M. et Mme Hervé Coté, beau-frère de la mariée; M. et Mme Olivier Filion; M. Octavien Remillard; M. et Mme oJseph Fournier, cousin de la mariée; Mme Paul Vanraes, soeur de la mariée, de Saint-Boniface; M. Hervé Michaud et Mlle Maria Fournier; M. Georges Michaud et Mlle Josephine Jolicoeur; M. Moïse Champagne et Mlle Augustine Desrosiers; M. Charles Champagne et Mlle Ernestine Tougas; Mlles Flora et Rose Desrosiers, cousines du marié, de Saint-Boniface; M. Eugène Jolicoeur et Mlle Julie Jolicoeur; M. Eugène Champagne; M. Joseph Tougas, et un grand nombre d'autres.

Les nouveaux mariés ont reçu plusieurs cadeaux. Voici la liste: Joli service à limonade, donné par M. et Mme Joseph Champagne; plateau à fruit, par M. Olivier Filion; la somme de $25 donnée par le père et le frère du marié; service à confitures, par Mme Paul Vanraes; une horloge, par Mme Auguste Desrosiers; sucrier en argent et une douzaine de cuillers à thé, donné par Mme Onésime Langelier, de L'Islet, tante de la mariée; service à assaisonnement, par Mlle Augustine Desrosiers; bols en porcelaine, par M. Auguste Desrosiers, frère du marié; assiettes à dessert, par Mlle Marie Desrosiers; épingle en or, par M. Magloire Desrosiers, garçon d'honneur.

Nous offrons nos meilleurs souhaits de bonheur aux nouveaux époux.

Un invité.

* * *

L'union est faite ici. Tous, sans exception, libéraux, conservateurs, indépendants, ont applaudi vigoureusement aux décisions de l'assemblée de Saint-Boniface. Ils se sont donné la main. Ils ont renié leurs absurdes et néfastes divinités politiques pour ne se souvenir que d'une seule chose, qu'il faut tous se grouper sous un même étendard dans la lutte entreprise contre les ennemis de notre race. Tel a été ici le résultat de la première heure.

Si, sous le coup de notre indignation, nous nous sommes unis, il faut en outre que la réflexion individuelle vienne cimenter cette union et que rien ne soit fait ou dit qui puisse donner prétexte à un revirement d'opinion.

Beaucoup de gens ici ont soutenu Norris aux dernières élections; ils avaient confiance en cet homme qui avait affirmé publiquement qu'il ne toucherait pas au règlement Laurier-Greenway, ils le croyaient homme d'honneur, alors qu'il n'est en réalité qu'un vulgaire saltimbanque. Leur bonne foi a été surprise. On ne pouvait les blâmer au lendemain des scandales du gouvernement Roblin d'avoir ainsi disposé de leur vote. Ils ont donc été trompés, ils le reconnaissent et maintenant ils vouent aux gémonies ce traître à sa parole.

A l'heure actuelle, messieurs les conservateurs d'antan, pourquoi le leur reprocher avec tant d'aigreur, parfois même avec des bordées d'injures? Pourquoi tant déblatérer contre ceux qui ne sont pas responsables de la situation actuelle, contre celui-là même qui, avec Greenway, fit ce fameux règlement dont nous déplorons aujourd'hui la décapitation? Est-ce logique? Il est absolument inutile de mettre son nom en avant dans le conflit actuel. De grâce, n'excitez pas vos adversaires d'autrefois, ils ont déposé les armes, laissez-les en paix. Pas de récriminations, jetez un voile sur le passé pour n'être qu'à la lutte. C'est à cette condition seule que nous continuerons à faire bloc ensemble contre le fanatisme.

Justus.



LORETTE

Le 6 et le 7 de ce mois a eu lieu au couvent une séance dramatique et musicale, donnée par les élèves, à l'occasion de la fête de leur dévoué pasteur, M. l'abbé Dufresne.

Malgré le mauvais temps, la salle était remplie; et les Révérendes Soeurs ont pu voir leurs efforts couronnés d'un beau succès.

Après une soirée bien amusante et si vite passée, un magnifique cadeau fut présenté à monsieur le curé, et tout l'auditoire réjoui se retira au chant patriotique de Restons Français et de Dieu Sauve le Roi.

* * *

Lundi et mardi, 6 et 7 février, avait lieu dans le Couvent de Lorette une très belle soirée, à l'occasion de la fête de notre bon curé. Cette veillée était organisée par les élèves du couvent. sous l'habile direction des Révérendes Soeurs de Saint-Joseph. L'organisation parfaite et le programme si bien choisi attirèrent un assez grand nombre de personnes.

L'entrée fut à sept heures et la soirée commença par un beau duo "Turkish March". exécuté par Mlles Yolande Gendron et Marie Dufresne. Le chant et la musique furent on ne peut mieux exécutés. Après la chanson de fête les pensionnaires jouèrent les "Clefs du Paradis", dont le but était d'offrir le bouquet à M. le Curé. Un dialogue anglais "Company to Tea" suivait, et fut bien réussi. La marche des petits enfants, au nombre de dix, fut très attrayante et charmante. "Le Juif Errant", récité par M. Urbain Marcoux, fut très applaudi. Un morceau de musique était joué pour entr'acte.

"Hélène O'Brien", drame du temps d'Elizabeth, fut aussi joué. Les personnages de ce drame étaient: Hélène O'Brien, Mlle Eugénie McDougall; Mme la marquise, Alexina McDougall; Gabrielle et Berthe, soeurs d'Hélène, Blanche Plante; Reine Elizabeth, Hélène McDougall; Lady Topcliff, Dora Trudeau; Anna Cecil, Florida Manaigre; Nelly, Adelia Manaigre; Clara Elliot, Graziella Rheault; Rosa, Marguerite Gauthier; Regina, Lilianne Goulet; Père Robert, M. Horace Savoie; Anges, Mlles Victoire et Josephine Lagimodière.

Elizabeth voulait faire abjurer la religion catholique à Hélène O'Brien et lui faire adopter le protestantisme. Pour cela elle usa de toutes les ruses possibles, mais ce fut en vain. Hélène était fiancée à Edmund Richardson, qui était catholique. La reine le fit mourir, espérant ensuite marier Hélène à Lord Cecil. Mais Hélène entra au couvent.

Le dernier dialogue, une comédie, fut la "Queue du Chat", dont les personnages étaient: Père Mathurin, Urbain Marcoux; maître Mathurin, Georges Marcoux; Père Jérome, Horace Savoie; François, Léopold Trudeau; M. Médard, Louis Marcoux.

Chacun joua son rôle très bien.

La soirée se termina par un beau chant canadien "Restons Français" et "God Save the King", auquel plusieurs personnes de l'audience prirent part.

Monsieur le curé était enchanté de sa veillée et content de son cadeau, un lavabo. L'adresse fut lue par Mlle Adelia Manaigre. Notre pasteur remercia sincèrement les bonnes soeurs, les élèves et les personnes qui avaient assisté à cette séance.

Nos meilleures félicitations aux Soeurs organisatrices de cette soirée.

THIBAULTVILLE

Pas une voix discordante ne s'est élevée dans notre village, au sujet de la superbe attiude prise par nos députés français à la Législature, sur le projet de loi Thornton. C'est à n'y pas croire.. L'union parfaite, en effet, s'est faite, (espérons qu'elle subsistera toujours), pour louer à l'envie notre intrépide député, M. Talbot, qui n'a pas craint de briser avec son parti pour se faire le champion des droits de notre langue et de notre foi, dans nos écoles. Nous ne trouvons pas de mots pour lui exprimer toute notre admiration et notre reconnaissance d'avoir si bien rempli le mandat que nous lui avons confié. Qu'il soit assuré que nous, ses électeurs de langue française sommes fiers et honorés d'être représentés dans notre Législature boche par un tel chef! Nous le considérons dès maintenant comme notre général et nous sommes ses soldats prêts à le suivre au bout du monde s'il le faut pour la reconquête de nos droits spoliés! Ce sera donc à lui, aux prochaines élections, de conduire la charge de concert avec ses vaillants collègues, contre Norris le Prussien et sa meute infernale! Sus aux Boches et pas de quartier! Le temps des rétributions sera alors venu...

En attendant, unissons-nous plus fortement si possible, comptons-nous et travaillons en commun à consolider nos positions respectives. Ces positions pour nous sont représentées en ce moment par une belle école bilingue comprenant deux classes, dans lesquelles deux vaillantes institutrices se dépensent sans compter à l'enseignement des deux langues officielles du Canada.

Inutile de dire que Maître Thornton ou ses sbires seront bien reçus si jamais ils s'avisent de venir nous imposer sa loi infâme calquée sur celles de ses cousins de Prusse! Nous les attendons de pied ferme et ils apprendront à leurs frais qu'il est plus difficile de faire un Anglais d'un Français, qu'un Boche d'un Anglo-saxon.

* * *

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le nouveau journal la **Libre Parole**, de Winnipeg. Dans les circonstances, nous sommes un peu surpris de son titre d'indépendant à "tendances libérales". Enfin nous verrons. Comme nous connaissons bien les principes de certains fondateurs de ce journal, nous nous rassurons. Nous aimons à croire que le nouveau défenseur de nos droits appuiera sur la note indépendante. Soit dit sans dicter.

* * *

Les succès de notre jeune ami M. Samuel Nault nous ont réjoui: c'est un enfant de la paroisse qui nous fait honneur. Nous le félicitons sincèrement et nous lui souhaitons de nouveaux succès.

* * *

Il y a une dizaine de jours, douze de nos fermiers influents, sous la direction de M André Nault, père, formaient une association qui a pour but d'encourager la reproduction d'animaux de race pure. Le Conseil exécutif de cette nouvelle association se compose des personnes suivantes: MM. H. Fontaine, président; R. Grégoire, secrétaire; Prosper Nault, vice-président; directeurs: Rév. J.-A. Beaudry, Max. Champagne, Isaie Phaneuf et Maurice Marcoux.

Les formules de demande requises relativement à ces animaux de race, ayant été remplies, le tout a été envoyé au directeur de la Ferme expérimentale d'Ottawa qui, espérons-le, ne tardera pas à nous faire une réponse favorable.

* * *

Notre paroisse est loin d'être riche sans doute, mais il y en a sûrement de plus pauvre.... Il est certain en tout cas que, si chacun de nous entendait bien la culture mixte, personne ne songerait à s'en aller chercher fortune ailleurs. Au contraire, de nouveaux colons attirés par notre prospérité, — résultat logique de l'agriculture telle que je la préconise, — viendraient bientôt en grand nombre se joindre à nous... Il faut se féliciter d'ailleurs d'avoir déjà un commencement dans ce sens là; en effet, cinq de nos compatriotes de Québec et d'ailleurs sont venus depuis peu se grouper autour de nous. C'est un encouragement. D'autant plus que ces messieurs se disent enchantés de leurs nouveaux foyers...

Avis donc aux nôtres qui se sentent des aptitudes pour le genre de culture mentionnée. Venez nous faire une visite et peser les sérieux avantages que nous vous offrons, avant d'aller vous perdre dans le grand Ouest où vous risquez d'être noyé dans l'élément cosmopolite qui l'habite en grande partie.

Un citoyen.

FANNYSTELLE

Nous avons fait erreur la semaine dernière, dans notre courrier, lorsque nous avons publié que M. Lacourse était en promenade chez son oncle M. Chas. Cyrenne. M. Lacourse est un ami, mais il n'a aucun lien de parenté avec M. Charles Cyrenne, de cette paroisse.

* * *

Mme Almir Arnal est de retour d'une promenade de quelques semaines chez des parents dans l'état du Minnesota.

* * *

MM. E. Poitras et André, de Saint-Boniface, étaient en promenade au presbytère la semaine dernière.

* * *

La Rdé Soeur Saint-Charles, directrice de notre couvent, est allée prononcer ses derniers voeux à la Maison Mère des Missionnaires Oblates à Saint-Boniface.

* * *

M. A.-E. Hill, de Brandon, Man., était en visite d'affaires ici.

* * *

MM. Levasseur et Dubois, qui étaient les hôtes de M. Delphis Levasseur, de cette paroisse, sont retournés la semaine dernière à Gravelbourg, Sask.

* * *

Les "corneilles" ont enfin quitté leurs quartiers d'hivernement, et elles nous sont arrivées la semaine dernière. Leur retour est certainement un signe de printemps, mais malheureusement nous aurons à enregistrer quelques jours de froide température, qui feront frissonner les hommes et les oiseaux.

* * *

On dit que notre premier ministre, qui est célibataire, a reçu 34 applications de jeunes et vieilles filles désireuses d'unir leur destinée à la sienne. Sur ce nombre je me demande s'il y a des Canadiennes-françaises. J'en doute!

Yvonnic.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Partie de cartes, dimanche soir, le 12 mars. On commence une nouvelle série; cette fois-ci, on jouera au pedro.

Le prix des dames est offert par les Enfants de Marie; il est gagné par Mlle Anna Delorme; consolation, Mme J.-G. Dufresne. M. Alex. Proulx donne le prix des messieurs, qui est gagné par M. Narcisse Lacoste; consolation, M. B. Hupé.

Réunion du 19 mars. Mme Fr. Bérard remporte le prix des dames, donné par un ami, et M. Ph. Toupas le prix des messieurs, offert par la Maison Blanche, de Saint-Boniface. Les prix de consolation sont gagnés par Mme J. Bérard et M. Michel Hupé.

X.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté — *No 27*

—Mais je n'ai pas remarqué votre nom sur les lettres d'audience, sans quoi... certainement, je vous aurais donné un tour de faveur!. Vous n'en doutez pas un instant, je suppose..?

La conversation s'engage: le ministre parle rapidement de Nathan et de sa nièce. comme s'il ignorait la fraîcheur survenue dans les relations familiales; puis, tout en jouant avec son coupe-papier, dit à Victor que le gouvernement compte beaucoup, pour les élections, sur le groupement ouvrier considérale dont les usines Harmmster sont le centre... il faut que les habitants du Val d'Api votent comme un seul homme pour le candidat du ministre!.

—Oui, répond Victor d'une voix mécontente, à condition, qu'à son tour, Monsieur le ministre nous soutienne!...

—Cher ami! mais c'est plus qu'un devoir pour nous! Je considère cet appui comme une véritable dette de reconnaissance: sachez que le gouvernement n'oublie pas, n'oubliera jamais ceux qui travaillent pour lui!!.

—Alors, nous pouvons toujours compter sur la commande promise de tous les cuirs militaires, sacs, cartouchières, souliers, bandoulières...?

Ici,la figure du ministre prend une expression d'étonnement absolu:

—Comment..? mais cette adjudication est finie!... Et vous n'y avez pas pris part..?

—Finie!?... répète Victor en ouvrant des yeux tout ronds.

—... Depuis quatre jours!... les dernières signatures ont été échangées hier soir.

—Sans avis...?

—Mais, voyons, mon cher Monsieur Harmmster, vous savez très bien qu'on ne jette pas dans la publicité ordinaire les transformations de matériel de guerre payées par les fonds secrets..! Merci! les journalistes ont assez d'autres moyens pour nous attaquer sans que nous leur fournissions des armes contre nous-mêmes!... Mais, je vous réitère, je ne comprends rien à votre abstention, car je vous ai fait convoquer par lettre spéciale et personnelle, avec trois autres adjudicataires...

—Nous n'avons rien reçu, répond Victor... absolument rien!. et pourtant nous guettions votre lettre tous les jours dans le courrier...

—C'est inouï! s'écrie le ministre, très calme, d'ailleurs.

—Tel que je vous le dis.

—...Et même, je vous avoue que votre abstention, si je l'avais remarquée, ne m'aurait que très peu étonnée, car on m'a certifié que vous refusiez, en ces derniers temps, des commandes très avantageuses, tellement vous étiez débordés, écrasés de travail!...

Alors, tout à fait furieux, l'oncle Victor se lève et fait deux ou trois pas dans le cabinet du ministre, puis, s'arrêtant devant lui les deux bras croisés:

—Quel est le maroufle qui a pu vous tenir un pareil langage...?

—Mais, fait le ministre avec un geste évasif, tout le monde!... et comme la commande presse, car nos relations diplomatiques avec l'Angleterre se tendent tous les jours, l'adjudication s'est faite séance tenante, en dix minutes.

—Je serais assez curieux de savoir qui l'a eue...?

—Précisément, cher ami, répond le ministre avec une ironie très dissimulée, rassurez-vous, la commande n'est pas sortie de la famille Harmmster: c'est votre cousin de Londres qui l'a demandée pour sa maison de Paris.

Ici, Victor, malgré l'austérité verte et noire du cabinet ministériel, lâcha un juron terriblement étoffé que Soupot lui-même n'eût pas désavoué:

—Au bas de toutes ces canailleries, dit-il, rouge comme une poterie étrusque, je reconnais la signature de ma chère petite nièce!...

—... De Mlle Alberte Harmmster..? de votre charmante nièce...? Pas possible!... Comment... seriez-vous tous les deux en délicatesse..? demande le ministre avec l'air compatissant d'un homme politique parfaitement au courant de la question.

—Ma nièce..? c'est une petite personne que je noierais ou que j'étranglerais avec un bonheur ineffable!...

—Ah! je ne savais pas... répond le ministre en assujettissant son monocle..

Puis, d'un ton délibéré...

—Enfin, mon cher ami, ne vous désolez pas... une perdue, dix retrouvées...

—Merci, j'en ai assez d'une!

—Non!... je ne parle pas de votre nièce... je parle des commandes du gouvernement. Evidemment, c'est une grosse affaire que vous avez manquée là et d'une façon que je ne m'explique pas encore; mais, vous savez, presque chaque trimestre, nos pouvons offrir à nos amis des occasions pareilles; et même, j'y pense!.. ne vous mettez pas martel en tête; dites à M. Nathan de se tranquilliser: dès que le budget sera voté. l'état-major doit faire passer un nouveau règlement concernant la cavalerie: dans le cas de l'adoption du projet par les Chambres, toutes les selles seraient modifiées; je vous promets cette commande, sans aucune mise en adjudication... Vous me comprenez bien: ma promesse est formelle, et j'y veillerai personnellement.

—Monsieur le ministre, fait Victor d'une voix blanche, je vous remercie: c'est une consolation pour nous de constater que nous pouvons toujours compter sur votre bienveillance.

—Mais certainement, cher ami.

Et le ministre lui secoue la main avec effusion.

En redescendant le grand escalier d'honneur, Victor Harmmster se monologue avec vigueur:

..Sans aucun doute, il est roulé abominablement, et même le ministre a mis une sorte de coquetterie dans la façon dégagée dont il l'envoie promener: car, échafauder une espérance quelconque sur la future commande dont il vient de parler, c'est escompter les souliers d'un mort... En supposant, d'abord, que le budget soit voté, que l'état-major présente et fasse adopter son projet de réforme, le ministre actuel serat-il à cette époque encore au pouvoir..? ou ne trouvera-t-il pas un moyen de ne plus se souvenir..!

D'ailleurs, au fond, le ministre n'est-il pas le premier instrument de l'actuelle déconfiture des usines du Val d'Api..?

Et le vieux sceptique repasse dans sa mémoire les réponses qui viennent de lui être faites, les chevilles préparées pour tous les trous, les attitudes ultra-sympathiques que le ministre a prises.. Et il conclut en son for intérieur:

—Ils sont tous de **mèche**!...

Alors, se retournant vers la double porte de moleskine verte qui ferme, en haut de l'escalier, le cabinet du ministre:

—Je me figure que ce gaillard-là doit maintenant éclater de rire en pensant à ma figure de tout à l'heure!!... Qui sait!... Alberte était peut-être dans un coin!.... Canaille , va!

Et cela fut dit si fort que l'huissier, qui sommeillait en haut des marches, faillit presque se réveiller...

Victor revient donc au Val d'Api avec une humeur de chien battu; et la première chose que lui tend, d'un geste nerveux, Nathan, dès son entrée à l'usine, c'est la lettre du ministre, l'invitant à une adjudication faite trois jours auparavant:

—Tu vois, la poste vient de nous jouer encore un singulier tour...

—La poste!... s'écrie Victor. elle n'est pas en cause, ici... Tu te trouves en présence d'une exquise fourberie de ta fille... Elle a laissé à ton cher cousin juste le temps de signer toutes les pages du cahier de charges, car l'affaire s'est définitivement terminée hier au soir... Et, constate-le, ils ont toutes les délicatesses, ces petits jeunes gens, ils permettent tout de même au ministre, leur complice évident, de nous avertir aujourd'hui...

Alors Nathan se laisse tomber sur son fauteuil, et, dans un accès de colère, pique un coupe-papier poignard dans le bois de son bureau:

—Alberte!... Alberte!!.

L'échec est grave en lui-même, grave surtout si on le considère comme symptôme de l'avenir. Si les Harmmster ne peuvent plus compter sur les faveurs gouvernementales, leur situation devient intenable dans le pays; car, avec le développement colossal pris tout à coup par les usines, les commandes des particuliers sont évidemment insuffisantes pour alimenter le travail.

Aussi Nathan, qui est un nerveux, un décidé, prend sa résolution tout de site et s'y arrête avec l'énergie absolue d'un homme qui ne veut pas se laisser engloutir, dès le lendemain, il fait coller sur les murs intérieurs de ses usines un avis mettant à pied tous les ouvriers arrivés depuis trois mois, et rabaissant à six sous de l'heure le travail des anciens.

Naturellement, ce soir-là, les hommes sortirent très excités des ateliers; car, abaisser le tarif d'un travail, même avec des raisons légitimes, constitue toujours aux yeux de l'ouvrier une mesure odieuse. Il y eut chez Soupot, le lendemain, une réunion tumultueuse où parlèrent trois députés mandés télégraphiquement de Paris; car, chose curieuse, Soupot, dont l'influence est solidement établie dans l'esprit d'une grande partie des ouvriers, se tourne maintenant contre les Harmmster qui l'ont imprudemment jeté à la

SAINT-NORBERT

Mercredi, une soirée dramatique et musicale était donnée par les élèves du couvent en l'honneur de la fête de M. le Curé. Un joli choeur de chant faisait l'ornement de cette belle séance, qui fut terminée par l'hymne national "O Canada". Plusieurs bouquets de fête furent offerts au vénéré pasteur.

* * *

Jeudi le 16 était chanté dans l'église paroissiale le service anniversaire de M. l'abbé Télesphore Campeau, autrefois curé de Sainte-Agathe. Un grand nombre de parents et amis y assistèrent.

* * *

Mlle Théophiline Campeau, ainsi que son frère Luc sont revenus enchantés d'ue promenade à Elie, chez des parents et amis.

* * *

Mlle Maria Sansregret est allée passer le dimanche chez son père à Sait-Vital.

* * *

M. et Mme Dorge, de Sainte-Agathe, sont venus passer une semaine chez M. Joseph Campeau.

ELIE

M. Eugène Deslauriers et Charles Payment sont partis le 19 au soir pour leurs homesteads à Bluff Creek.

* * *

M. le curé Halde a été absent toute la semaine dernière pour voyage d'affaires à Dauphin.

* * *

Mme Alphonse Richard, de Winnipeg, était en promenade ici chez ses parents ces jours derniers.

* * *

M. Antonin Payment est dangereusement malade à l'hôpital de Saint-Boniface. Espérons qu'il se rétablira sous peu et nous reviendra guéri.

* * *

La Rde Mère Vicaire nous est revenue de son voyage de l'est. Elle a eu assez de difficultés durant son voyage.

* * *

Plusieurs mariages s'annoncent pour Pâques, mais il y a aussi certaines jeunes filles ayant la bonne idée de la vocation religieuse. Nous leur souhaitons tous succès et persévérance.

* * *

Une rumeur veut que M. et Mme Henri Bernardin nous reviennent de Poule d'Eau, ainsi que les autres. Après avoir tant vanté Poule d'Eau, ils seront bien contents de se réfugier ici. N'est-ce pas???

Marguerite.

LES CRUAUTES D'AUTREFOIS

(Le **Nationaliste**)

"Rape.. a mode of government"

La guerre a toujours été cruelle.

Autrefois, il n'existait pas de code international. Presque tout se pratiquait, au chapitre cruautés, en temps de guerre. Ainsi, Rome voyait ses généraux victorieux se faire suivre, dans leur défilé triomphal par des tribus entières, dont la fierté d'hier était réduite à l'esclavage absolu.

Au Moyen-Age et pendant toute la période moderne, la guerre a eu ses sauvageries, de même que la domination d'un pays sur un autre pays qui s'était battu et avait été vaincu.

Les massacres des guerres de religion, en France, en Allemagne, en Angleterre, ne sont pas oubliés. On croirait, à lire le récit de ces faits, dans les chroniqueurs du temps, parcourir celui des cruautés allemandes d'aujourd'hui.

La manière, par exemple, dont l'Angleterre a traité l'Irlande pendant des années et des années, fut bien la manière boche, avant le mot, — ou plutôt elle a dû servir d'exemple aux Allemands qui l'ont imitée, mais décuplée, dans leur invasion de la Belgique et du nord de la France.

Un des auteurs anglais contemporains les plus en vedette, G. K. Chesterton, vient de publier à Londres un nouveau livre, "**The Crimes of England**", qui se vend couramment dans toutes les villes anglaises, — nous pourrons l'acheter bientôt chez les libraires anglais de Montréal, si la fantaisie nous prend de le mettre dans notre bibliothèque; — il y parle entre autres choses des traitements ignominieux que l'Angleterre infligea pendant des années à l'Irlande.

Ainsi, dit-il, en 1798, au cours de la rébellion irlandaise, — nous citons l'ouvrage dans le texte, pour qu'on ne nous accuse pas de truquer la citation ou de trahir l'auteur, — "**torture came out of the crypts of the Inquisition and walked in the sunlight of the streets and the fields. A village vicar was slain with inconceivable stripes and his corpse set on fire with frightful jests about a roasted priest. Rape became a mode of governement. Stamped still with te same terrible symbolism, the work of the English settlers and the English government seemed to resolve itself into animal atrocities against the wives and daughters of a race distinguished for a rare and detached purity and of a religion which makes of innocence the Mother of God.**"

En français, maintenant, aussi littéralement que possible: "**la torture sortit des cryptes de l'Inquisition et marcha au soleil, dans les rues et les champs. Un curé de village, tué et mis en lambeaux de manière inconcevable fut ensuite mis en feu, tandis qu'autour retentissaient d'horribles plaisanteries sur le prêtre mis à la broche. Le viol devint un mode de gouvernement. Marqué du même symbolisme terrible, la tâche des colons anglais et du gouvernement anglais semble se résoudre en atrocités bestiales contre les femmes et les filles d'une race que distinguait une rare pureté exaltée et d'une religion qui fait de l'innocence la Mère de Dieu.**"

Ainsi qu'on le voit, les cruautés d'aujourd'hui que pratiquent les Allemands, le viol des femmes belges et françaises, le massacre des prêtres, l'Irlande a connu tout cela jadis alors que "**le viol y devint un mode de gouvernement.**"

De telles atrocités accompagnent la guerre, dans presque tous les pays, ainsi que les répressions de révoltes. Le Transvaal les a connues, lui aussi, pendant la campagne sud-africaine. Et le crime de l'Allemagne, c'est la systématisation des atrocités commises autrefois par les reitres hessois ou saxons, par les soldats prussiens, par les soudards italiens, par les colons de Cromwell et de ses successeurs, en Irlande, par des soldats coloniaux dans l'Afrique-Sud, il n'y a pas vingt ans.

Ce que ces précurseurs accomplissaient par petits groupes et sans méthode préconçue — sauf dans le cas de l'Irlande où, en 1798, "**rape became a mode of government**", dit Chesterton, — Berlin l'a pris à son compte, son état-major a autorisé ses troupes à l'accomplir, pour terrifier les populations des régions envahies, pour écraser toute résistance prévue ou imaginaire.

Berlin a décuplé, centuplé les cruautés commises en Irlande à la fin du XVIIIème siècle; et, cent vingt ans plus tard, il a multiplié ses offenses au droit des gens. Il est dix, cent fois plus coupable que le furent autrefois les colons et les soldats anglais et leurs gouvernants, en Irlande. Et à supposer que l'Angleterre eût commis de pareilles, de pires atrocités même, si cela se pouvait, que celles des Allemands, il y a un siècle ou un quart de siècle, en pays ennemi ou étranger, cela n'excuserait pas Berlin d'en agir aujourd'hui comme il le fait en Belgique et dans le nord de la France. Certes non!

Mais aussi bien cela devrait-il nous rendre quelque peu sceptique à l'endroit de ces braves gens qui, soit ignorance de l'histoire, soit mystification, tentent de nous faire croire qu'il n'y a jamais eu d'atrocités pendant les guerres précédentes, du côté de qui que ce soit, des nations alliées d'aujourd'hui.

Celles des Allemands sont terribles, condamnables, elles doivent provoquer le dégoût et l'indignation du monde civilisé. Mais faut-il pour cela oublier les autres, celles du passé, et les nier?

Historicus.

LE COMBLE DE LA GENEROSITE

(La **Vérité**)

On sait que le bill Galipault a été, quelques-uns diront, malheureusement amendé au Conseil législatif.

Parlant de cet amendement, M. Armand Lavergne a prononcé des paroles qui devraient faire réfléchir nos fanatiques sur la très sincère générosité de la majorité caandienne-française.

A l'heure actuelle il n'est pas un seul politique appartenant à la majorité dans Ontario et au Manitoba qui pourrait tenir le langage de M. Lavergne.

D'abord le principe du bill n'était pas nouveau. Il a été introduit dans nos lois l'année dernière, quand on a autorisé les municipalités à voter des fonds pour le Fonds patriotique et autres oeuvres de guerre. De plus, le principe du bill Galipeault lui-même a été voté par la Chambre, presque à l'unanimité. On lui a représenté que la tolérance était portée à la hauteur d'un dogme sacré dans la province de Québec; que les minorités pourraient être lésées en voyant une partie de leurs deniers s'en aller au soutien d'une cause qu'elles n'approuvent pas, et s'il a donné ce consentement qu'on lui réclamait, il l'a fait pour qu'il ne fût pas dit que dans cette province, la seule qui ait respecté dans toute son intégrité le pacte de la Confédération, on a manqué, même en pensée, au respect des minorités; il l'a fait aussi pour que les Anglais de cette province, vaincus par notre générosité, les Anglais larges d'esprit comme le député de Shefford et le trésorier provincial, s'en aillent dans la province voisine revendiquer auprès de leurs frères anglais les droits des nôtres; il l'a fait encore parce que nous sommes une race trop haute pour prendre l'argent que nos compatriotes anglais pourraient avoir objection à donner à la cause de l'Ontario, puisqu'ils ne veulent pas comprendre que c'est leur cause à eux autant que la nôtre.

La minorité anglaise de notre province ne semble pas comprendre en effet le rôle glorieux qu'elle doit jouer dans la crise tellement sérieuse que les bases mêmes de la Confédération en sont ébranlées et s'écrouleront pour peu que cela dure cinq ou six ans encore. On en est rendu à nous dire aujourd'hui que c'est à la générosité de l'Angleterre que nous devons de parler encore français aujourd'hui. C'est folie, c'est à nos pères que nous le devons de même que nous avons le devoir de transmettre notre langue à nos enfants.

Le député de Montmagny croit avoir subi assez d'injures pour avoir le droit de dire franchement sa pensée. Nous aurions le droit de forcer nos concitoyens anglais à contribuer, nos compatriotes anglais à restituer par la loi Galipeault l'argent qu'on nous vole dans les autres provinces.

LA PLAIE DU DIVORCE

(La **Vérité**)

On commence à s'alarmer aux Etats-Unis à la vue de l'augmentation incroyable et toujours croissante des divorces.

Il y a quelques jours un journal franco-américain déclarait que dans l'espace de quarante ans aux Etats-Unis, 3,700,000 personnes ont été légalement séparées et au moins 5 millions d'individus ont été affectés par ces décisions.

Comme remède à ce grand fléau les honnêtes gens aux Etats-Unis n'ont autre chose à suggérer que l'adoption d'une loi uniforme de divorce.

La source du mal est la loi païenne, impie, maçonnique du divorce; ce n'est pas en l'amendant, en la rendant uniforme dans tous les Etats qu'on combattra la pire des dissolutions sociales.

Il faut revenir au mariage chrétien ou se résigner à voir le divorce désorganiser complètement la société américaine.

Il y a aux Etats-Unis, des hommes et des femmes qui dans les revues et les journaux prêchent ouvertement le divorce et encouragent les jeunes mariés à divorcer si ils ne se trouvent pas accouplés selon leurs désirs et rêves.

Une jeune américaine qui en est rendu à son cinquième **mari** se donnait comme exemple dans les journaux et déclarait à ses lectrices mariées:

"Ne vous découragez pas, disait-elle; il suffit d'avoir un peu de patience! J'ai commencé à me mettre en quête de félicité à quinze ans... et c'est seulement sur le coup de la quarantaine que je la découvre..."

Avec pareille prédication et une licence aussi antichrétienne, les Etats-Unis vont à l'anarchie sociale.

Justin.

M. E.-B. DEVLIN, M.P., ET LES MINORITES

Québec, 18. — La célébration de la fête nationale irlandaise s'est terminée, hier, par une grande soirée littéraire où s'était réunie l'élite de la population irlandaise. M. E.-B. Devlin, député du comté de Wright aux Communes, le principal orateur, a parlé de John Redmond et de la question irlandaise et de la question bilingue.

C'est en réclamant justice la plus complète pour la minorité française de ce pays en quelque endroit qu'elle se trouve que M. Devlin toucha à la question de la persécution ontarienne.

"Nous, qui sommes d'origine ou de descendance irlandaise, dit-il, n'oublierons pas et tous nous ne devrions pas oublier, la dette de reconnaissance que nous devons au peuple de cette province pour la cordialité et la générosité avec lesquelles ils ont accueilli les Irlandais atteints de la lèpre lorsque leurs navires abordèrent les rives du Saint-Laurent.

"Les Irlandais, loyaux à l'Irlande et aimant la justice ont toujours réclamé pour les minorités la pleine reconnaissance de leurs droits et ce soir, je demande à mes compatriotes canadiens d'origine d'être aussi loyaux et aussi généreux pour la minorité française de ce pays en quelque endroit qu'elle se trouve que la France l'a été pour l'Irlande et que les Canadiens français l'ont été pour les Canadiens irlandais."

MGR BRUCHESI ET LA CAUSE BILINGUE

Montréal, 18. — Hier après-midi, Sa Grandeur Mgr Bruchési a été l'objet d'une enthousiaste réception de la part des 700 élèves de l'école Salaberry en cette ville.

Au cours de ses remarques, Sa Grandeur a fait allusion à la cause des écoles bilingues dans l'Ontario. Mes chers enfants, dit Mgr Bruchési, vous savez qu'une loi inique prive bien des enfants de l'école, plusieurs milliers de vos petits frères d'Ottawa. Il est vrai qu'on leur donne des devoirs à faire pendant la semaine. Cela dure depuis presque deux mois. Combien cela continuera-t-il, je ne le sais pas. Mais c'est une grande épreuve pour les enfants, les parents et les maîtres. Priez pour eux chaque jour afin de faire triompher la cause de la liberté.

OPINION INTERESSANTE

Nous lisons dans la "Patrie":

"Freeman" de New-York, l'organe du clergé catholique de la grande ville américaine, s'occupe des difficultés scolaires d'Ontario. Il dit que les Canadiens de langue française ont raison de réclamer le respect de leurs droits dans Ontario comme dans n'importe quelle autre province de la Confédération. Le journal traite de honteuse la conduite du gouvernement d'Ontario. Mais il se demande de quel côé se trouvent les Irlandais. "Where are the Irish?" s'écrie le "Freeman".

L'expérience et la science prouvent que les plus austères vertus aident le talent et forment les grands caractères.

côte, le trimestre dernier, pensant que, désormais, ils n'avaient plus besoin de lui.

Ils ne vont pas tarder à voir qu'ils se sont largement trompés, et la rancune de Soupot sera une des causes de leur ruine.

Jacques avait jusque-là écouté l'abbé Hans sans rien dire, et avec un intérêt grandissant. Mais, à ce moment, il ne peut s'empêcher d'interrompre.

—Cette évolution de Soupot, je l'ai toujours prévue... les Juifs ne doivent plus le payer... Une chose bien piquante serait de le voir faire campagne pour moi!!..

—Pour vous..? certes non!.. s'écrie le curé; car le malheureux descend encore d'un échelon, et s'est fait le porte-parole du parti révolutionnaire. Pendant deux jours, la loque rouge a flotté sinistrement au-dessus de son débit; les ouvriers qu'il travaillait depuis longtemps par l'absinthe, les journaux et les réunions, ont parcouru le pays dans tous les sens, à la suite d'un contre-maître qui portait un balai... c'est devenu ici le langage muet de la grève à outrance.

Nathan Harmmster ne s'est d'abord pas effrayé outre mesure de ces manifestations, dans sa vie de patron, il a vu d'autres grèves, qui, pour n'être pas aussi étendues, étaient pourtant aussi violentes. D'ailleurs, il est acculé par les circonstances extérieures à un refus catégorique aux réclamations de ses ouvriers; les créanciers des usines ont appris par les journaux qu'elles entrent dans une crise redoutable; et, au début de cette semaine, tous ont présenté leurs échéances avec une anxiété à peine dissimulée.

Alors, l'éternelle histoire recommence. Les malheurs ne viennent jamais seuls; un pas sur une pente entraîne à en faire d'autres; l'abîme appelle l'abîme.. Il y eut une première échauffourée violente la veille du jour où je vous ai télégraphié à Sainte-Odile; heureusement, les cuirassiers de Noyon, arrivés à temps, empêchèrent les choses de tourner au rouge.

Mais le soir, Victor, et surtout Nathan, exaspérés des lettres de menaces qu'ils reçoivent et des insultes dont le bruit leur parvient par-dessus le mur de leur propriété privée, et surtout espérant pouvoir vendre leurs usines avant qu'elles aient complètement périclité, font coller une affiche, conçue en termes très secs. Ils déclarent que, "devant l'attitude intransigeante des ouvriers, les directeurs de l'exploitation n'ont plus rien à faire dans un pays dont les habitants se montrent incapables de discuter pacifiquement une situation, ne savent que prêter l'oreille aux meneurs, et saccager les industries créées pour leur donner du pain. En conséquence, les usines sont fermées définitivement, sans aucun espoir de reprise de travaux par l'ancienne direction; les commandes en cours seront exécutées par des maisons similaires de Paris".

Alors, dans tout le pays éclate une explosion de rage.

Ces milliers d'ouvriers arrachés à la terre, dont ils ont perdu à la fois le goût et la possession, se sentent abandonnés par ces patrons qui, après avoir fait resplendir devant leurs yeux les espérances les plus dorées, paraissent maintenant se soucier d'eux comme le savant se souvie du cadavre du chien sur lequel il tenta une expérience.

Le soir même de l'affichage, au sortir des cabarets, s'excitant les uns les autres, les ouvriers se ruent en une poussée sauvage sur les bâtiments; et comme naturellement ils trouvent les portes fermées, ils se suspendent en grappes humaines aux branches des platanes qui dépassent les murs, et vont sauter dans les cours; heureusement, les cuirassiers arrivent, cette fois encore, à temps, et empêchent, mais à grand'peine, l'envahissement des usines.

C'était effrayant à voir.

J'ai reconnu, dans la foule, des journaliers excellents de Frilleux, des petits cultivateurs de Brésolettes, d'anciens garçons de ferme de Fumeçon, qui marchaient, ivres d'absinthe, en hurlant des chants de mort derrière Soupot, cause première de tout leur mal... Des femmes en cheveux traînaient des enfants et ramassaient comme projectiles tous les cailloux de la route; on eût dit une sorte d'océan humain jetant l'écume de ses flots, d'une manière consciente et acharnée, sur les monuments maudits dont il voulait emporter jusqu'aux dernières pierres, et s'entraînant peu à peu à une catastrophe géante.

Les soldats restaient impassibles derrière leurs officiers, tous insultés grossièrement par des gamins de douze ans qui lançaient de la boue sur les uniformes, mêlant dans une même haine furieuse les broderies d'or et les galons de laine.

Dans une révolution comme celle-ci, l'homme sans doute est hideux dans sa colère de brute, mobilisant toutes ses forces au service d'une vengeance stupide qui ne répare rien; mais ce qui est répugnant par-dessus tout, c'est la femme, l'être de vie hurlant à la mort, c'est la créature douce et délicate soufflant sur l'incendie terrible, au risque de tuer ceux qu'elle devrait aimer... c'est l'enfant, un plis mauvais aux lèvres, levant pour frapper une main dont il maudit la faiblesse!... Oh! mon pauvre ami, combien je vous félicite d'avoir été absent; j'ai ces visions pour toujours au fond de mon coeur de prêtre, il me semble que j'ai trop vécu!...

—Je m'étonne toujours, répond Jacques, qu'un mouvement populaire aussi violent ait respecté le presbytère et la Ferlandière.

—Nous ne devons en savoir aucun gré aux meneurs, car Soupot avait l'ardent désir de nous englober tous les deux dans la même haine et de nous faire balayer par le même courant. Mais les événements sont arrivés trop vite, le terrain n'était pas assez préparé; et les ouvriers, hypnotisés par la question capitale des usines, pouvaient être difficilement lancés contre la ferme et contre l'église. Aussi, le matin même du premier assaut, ai-je pu circuler assez tranquillement dans le Val; à part quelques infâmes voyous, tous ceux qui m'auraient insulté en temps ordinaire se taisaient, impressionnés par la gravité des circonstances; d'autres m'ont salué; bien plus, quelques anciens fermiers m'ont abordés: "Monsieur le curé, il faudra nous dire une fameuse Messe ce matin, car les choses tournent au vilain!."

Voilà, mon cher ami, la situation exacte; jour par jour, la nièce de Sylvain tenait ma bonne au courant de ce qui se passait: chez Soupot, tout se discute à table et le verre à la main; la petite, très intelligente, ne perdait pas une parole, sachant bien, la brave fille, qu'un avis donné à temps pouvait sauver l'église ou la Ferlandière, dans le cas où le mouvement populaire aurait dévié. Et maintenant, que comptez-vous faire...?

—J'irai demain dicrètement au Val, répond Jacques, et je verrai si je puis quelque chose pour la pacification du pays. Je vais même m'arranger pour ne pas y aller seul; à un moment déterminé, un groupe restreint mais résolu peut empêcher bien des excès. A votre avis, la journée de demain sera-t-elle chaude..?

—Elle sera la plus grave de toutes, répond l'abbé Hans, en secouant la tête d'un air inquiet; je la regarde même comme la journée décisive, car les Harmmster sont acculés à une résolution extrême, dans un sens ou dans un autre, par Soupot et par Etienne..

—Etienne est aussi dans ces vilaines affaires?.. demande Jacques étonné...

—Le pauvre homme! il est le prisonnier des forts; rappelez-vous ceci: rien n'est dangereux comme les moutons au pouvoir... Une chose certaine, c'est que Soupot, Etienne et le Comité ouvrier doivent faire demain matin à ces messieurs la dernière sommation de reprendre immédiatement le travail des usines aux conditions anciennes. Comme les Harmmster ne peuvent absolument pas les accepter, c'est la guerre à outrance; et cette guerre est voulue par Soupot. M. Nathan le gêne pour sa candidature prochaine.. Je ne sais pas ce qui arrivera demain, mais l'horizon est noir... presque rouge!...

—Alors, j'irai! dit Jacques résolument.

Et le jeune homme se leva pour retourner à l'Abbaye.

Les jeunes filles l'attendaient, anxieuses, avides d'entendre de sa bouche un récit sérieux des événements.

Jacques raconta les choses simplement, glissant toutefois, pour ne pas effrayer, sur les craintes de l'abbé Hans; mais Odile, couchée sur une chaise longue devant la table, regarde son fiancé parler et lit entre les mots la pensée intégrale de Jacques.

—En résumé, dit-elle, quand le jeune homme fut sur le point de partir, on pourrait bien se battre demain..?

—Se battre..? répète Jacques, hésitant un peu à mettre dans sa réponse l'expression exacte de sa pensée.

Mais sa nature loyale reprend le dessus:

—Eh bien... oui... on pourrait peut-être se battre...

—Vous y serez..?

Jacques, alors, la regarde:

—Odile, pourquoi me posez-vous cette question? Voulez-vous me retenir ou m'encourager.?

—Si c'est votre devoir d'y aller, Jacques, il **faut** y aller!

—J'ai peut-être un rôle pacificateur à jouer demain... En des circonstances aussi graves, un simple **peut-être** suffit pour engager un honnête homme.

Odile lui tend alors la main:

—S'il est possible, Jacques, je vous aime davantage quand vous parlez ainsi... Allez! et que Dieu vous garde!...

Le lendemain fut un jour d'une chaleur lourde, énervante, un vrai jour de révolution.

Dès 5 heures du matin, les journaliers, en arrivant à la Ferlandière, pour prendre les ordres du chef de culture, trouvèrent le jeune gentilhomme qui les attendait devant la maison de Potain; et déjà la nouvelle circulait dans leurs rangs:

—On ne travaille pas dans les champs aujourd'hui!...

Jacques leur expliqua ce qu'il désirait d'eux:

(A suivre)

LA REPONSE DU SENATEUR.

Un coquin de farceur qui n'a pas de chances par le temps qui court, c'est le susdit honorable ministre intérimaire de l'éducation dans l'Ontario, M. Ferguson. Il s'est vu infliger démenti sur démenti. Aujourd'hui, il n'est pas de politicien ayant aux yeux des honnêtes gens une plus solide réputation de menteur public. Mais jamais tuile plus lourde ne s'est abattue sur la tête d'un pareil faquin que celle lancée par le sénateur Landry dans son discours de jeudi soir dernier à Ottawa. Jusqu'ici, Ferguson et consorts tenaient le vaillant sénateur responsable de toutes les difficultés scolaires d'Ottawa. Depuis quelques jours c'est l'abbé Myrand, le vaillant curé de la paroisse Sainte-Anne d'Ottawa, qui est le "pelé, etc." M. le sénateur Landry ne l'entend pas de cette oreille-là. Il a donc lancé au ministre Ferguson le défi suivant:

"Je défie M. Ferguson de discuter avec moi la question bilingue. J'irai le rencontrer à Toronto même, ou n'importe où ailleurs, comme il le désirera. Car nous avons la vérité pour nous et M. FERGUSON TROMPE LE PUBLIC PAR DE FAUX ARGUMENTS."

M. Ferguson n'a pas encore accepté ce défi. Il ne l'acceptera pas. Comme tous ses pareils, il se contentera de mouiller ses chaussures.

"LES AVANTAGES DE L'AGRICULTURE."

Par le R. P. Alexandre Dugré, s.j.

Voilà une excellente brochure à laquelle nous souhaitons de pénétrer dans tous nos foyers canadiens et surtout dans les foyers de nos cultivateurs. L'auteur — un enfant de la glèbe, à n'en pas douter, car il parle de "la grande amie" avec l'accent ému du fils qui aime passionnément sa mère et veut la faire aimer — a condensé dans cet écrit, le meilleur de son expérience et de ses nombreuses lectures. Dans des pages d'un style vivant, alerte et éminemment original, il a fait le procès de la ville et de la campagne: la vie du citadin est comparée à la vie du campagnard, dans un parallèle rigoureusement logique. La supériorité de la condition de l'agriculteur au triple point de vue économique, physique et moral est fortement mise en relief, tandis que le malheureux sort du pauvre ouvrier de l'usine est décrit sous des couleurs sombres.

Si l'on veut se faire une idée du genre de l'auteur, que l'on parcoure ces quelques lignes sur la vigueur physique des gens de nos campagnes:

"Tandis que dans les villes la mortalité fauche une proportion alarmante de petits enfants, tandis que chez nos gens de profession ou même de métiers on a peine à retrouver la belle floraison d'enfants des vieilles familles canadiennes. la campagne reste fidèle et féconde: au courant toujours grossi de l'immigration rivale elle oppose des rangées de petits Canadiens, fils du sol, ayant deux siècles de Canada dans les veines, enfants pleins de santé qui se grisent en toute saison de bon air et de soleil, qui vont au champ ou à la cabane, qui se roulent dans la neige ou le sable doré, qui montrent du sang aux joues et du ciel bleu dans l'âme, qui ont de la bonne humeur, de l'appétit et des bras!

"Vous mettez ces petits gaillards à l'école: quelques-uns prennent un peu de temps à "partir", mais une fois partis, on ne sait plus où ils s'arrêteront, ils remportent les prix de collège et les succès de carrières: nos grands hommes, Lafontaine, Cartier, Morin, pour ne parler que des morts, n'étaient-ils pas des ruraux? Bon sang ne peut mentir: le sang pur et vigoureux qui bat aux tempes des petits campagnards leur permet les efforts de tête aussi bien que de muscles, sans que la constitution en souffre et que les nerfs s'épuisent dans la neurasthénie: ils transportent dans leurs livres leurs qualités de "bûcheurs".

"Ils transportent de même dans tous les états de vie la force d'endurance que leur a value une jeunesse laborieuse et peu faite à la mollesse: le rural n'est-il pas en ville le travailleur consciencieux que les patrons recherchent? N'a-t-on pas appelé le paysan canadien "le premier défricheur du monde"? En tous pays, n'est-ce pas le laboureur qui a fait le meilleur soldat?"

Au sortir de la lecture de ces pages, vibrantes d'enthousiasme, la parole du poète revient spontanément à la mémoire: "O fortunator nimium"... Mille fois heureux nos campagnards, s'ils parvenaient à réaliser les avantages de leur condition."

Je ne saurais mieux terminer cette trop courte notice, qu'en citant la conclusion même de la brochure: "Pour tout résumer en peu de mots, Que ceux qui ont des terres les gardent et les améliorent;

Que ceux qui n'en ont pas et qui devraient en avoir, s'en achètent ou s'en défrichent:

Que ceux qui ne sont pas agriculteurs tâchent de respecter leurs frères plus favorisés:

Et que tous les efforts s'unissent pour agrandir la campagne nourricière, afin que nous ne cessions pas d'être un peuple agricole "d'un sang généreux et abondant, d'une sociabilité affectueuse, d'une spiritualité et d'une civilisation à part", plutôt qu'une race commercialisée qui subisse l'influence des attractions de l'industrialisme anglo-saxon."

COLON.

P. S.—L'on peut se procurer cette brochure au "Secrétariat de l'école sociale populaire", 1075, rue Rachel, Montréal. Conditions: l'exemplaire, 10 sous: la douzaine, $1.00; le cent, $6.00.

QUESTIONS OPPORTUNES.

—Que va faire Québec pour amener la majorité anglaise à respecter les droits de la langue française et pour nous en faire restituer l'usage dans les diverses provinces du Dominion. Elle a fait quelques gestes déjà — soit au parlement, soit à l'hôtel de ville de Québec. On annonce même que la population de la Province commence à s'éveiller et se prépare à travailler de concert avec nous. Mais quelle mesure efficace va-t-elle prendre? Elle est avertie et bien avertie! Elle est visée au moins autant que nous. Les gouvernements d'Ontario et de Manitoba ont traduit en actes les désirs maintes fois exprimés par le fanatisme francophobe. Ce fanatisme sous couleur de patriotisme veut la suppression du français au Canada. La formule consacrée est: "Pas d'unité possible au Canada à moins qu'il n'y ait qu'une seule langue. L'anglais est la seule langue qui doive être employée pour l'enseignement dans les écoles publiques, si l'on veut former des citoyens canadiens unis et loyaux à l'Angleterre dans ce beau Dominion..., etc." Evidemment un Québec français n'est pas acceptable à ces fils de Cromwell. On peut considérer que nous ne verrons pas de sitôt Québec anglais de langue. Mais pour éloignée que paraisse cette solution, elle n'en est pas moins ardemment poursuivie. Voulez-vous ma pensée nette? Eh bien, si Québec n'obtient pas l'usage du français dans les écoles d'Ontario et du Manitoba avant un temps donné, il ne lui restera qu'un geste raisonnable à faire, se déclarer indépendant du Dominion du Canada. Ce sera le seul geste logique après les gestes d'Ontario et de Manitoba.

Ceux qui ont lu dans les journaux français et anglais le discours de M. J. Dumas ont du se demander de quoi donc a-t-il voulu parler à propos des écoles de Brandon? Les quelques mots prononcés par lui à ce sujet éveillent l'attention! Le public français n'a-t-il pas droit d'en savoir plus long? Egalement dans son discours à l'Union Canadienne, le Rév. Frère Joseph a parlé de l'auteur des 63 articles parus dans le **Free Press**. Ceux qu'il a attaqué ont quelque droit il me semble de savoir son nom! Il nous a fait plaisir de savoir que l'enquête récente dans nos écoles avait été menée par Newcombe. Celui-là, nous avons à connaître son nom, gagné de comprendre son geste. Enragé conservateur les années précédentes, il a su prouver la souplesse de son échine et donner au nouveau régime les preuves de son entier dévouement. Nous n'oublierons pas Newcombe! Mais qui donc est l'auteur des 63 articles?

Quand on lit dans nos journaux les protestations de Sir Joseph Pope et de M. C.-R. Cameron, au sujet de la question bilingue en Ontario, ou les déclarations énergiques et intelligentes de Mme Panhkurst, on se demande à quoi pensait Thomas (Norris) en nous attaquant? Cette petite histoire vous en donnera une idée. On parlait un jour dans un salon en Russie du régime alimentaire préconisé par le peintre russe Riepen, qui trouvait que l'herbe des pelouses était l'aliment le mieux approprié à l'organisme humain. On en parlait avec quelque ironie, quand le grand Stolypine s'approcha et dit: "J'ai beaucoup médité là-dessus et je crois que la question alimentaire a une importance capitale dans la vie de chaque homme. Notre célèbre acteur Kean s'en est aperçu il y a longtemps; non content d'étudier et de composer ses rôles avec le plus grand soin, il s'efforça de pénétrer et de restituer la psychologie des types qu'il doit représenter. A cet effet, durant tout un mois, il s'astreint à ne prendre qu'une nourriture conforme et congrue au caractère du personnage. A-t-il un rôle héroïque? il mangera des oiseaux; cela lui donne de l'envolée. Pour incarner un bourgeois, il se repaît de la viande du porc, symbole de ses bas instincts et de ses joies grossières. Doit-il tenir un rôle d'amoureux... (ici Stolypine se tut un instant; tous redoublèrent d'attention). Que mange-t-il alors demandèrent les dames? Du mouton, répondit le ministre. Et maintenant, dit une voix, ?que croyez-vous que mangerait Kean s'il lui fallait jouer le rôle d'un homme d'Etat. Il n'y a pas de doute, répondit Stolypine, il suivrait le régime de Riepen, il mangerait du foin. Comprenez-vous maintenant pourquoi T.-C. Norris est un homme d'Etat si supérieur en savoir-faire aux Pope, au Cameron, etc.? Eh! bien, il mangeait du foin depuis des mois en attendant que nous ne lui fassions manger autre chose!

Un de nos bons députés français se chargerait-il de donner au public français les renseignements suivants, par l'entremise de la **Liberté**, si possible: ?

1o—Quel montant d'argent a été affecté à la province du Manitoba par le gouvernement fédéral depuis 1914 sous le régime de la loi d'instruction agricole, Session II, Parlement 12, 3. 4. Georges V., Chap. V?

2o—Est-il exact que M. l'abbé Jutras n'est pas payé pour ses frais de déplacement comme conférencier agricole, et si c'est exact, comment ne trouve-t-on pas avec des sommes aussi considérables de quoi les lui payer? Question de justice.

3o—Y a-t-il au Collège d'Agriculture de Manitoba des cours en français Quelles sont les conditions d'admission et les prix pour un interne.

Maintenant, une dernière question: Combien de députés parmi les 36 adversaires du français sont nés au Canada?

SAINT-CLAUDE.

Le 15 mars 1916.

C'EST UNE GUERRE DE RACE
(Le **Droit**)

L'unanimité des protestations des Canadiens français contre la politique d'anglicisation à outrance, les adhésions précieuses qui nous viennent en bon nombre des Anglais bien pensants, les déclarations si catégoriques des évêques de langue française au dernier congrès, le blocus commercial de nos ennemis qui tend à se généraliser, ont donné une ampleur et une importance nationales à la lutte de résistance aux lois vexatoires votées par l'assemble législative de Toronto.

D'un autre côté, l'attitude du gouvernement du Manitoba qui, dans un moment de crise aussi impolitique qu'inconstitutionnel, brise les engagements pris il y a quelques années avec le gouvernement fédéral, démontre que le mal dont les Canadiens français sont menacés est beaucoup plus grave qu'on ne l'aurait pensé. Et chose absolument étrange, ceux qui nous demandaient de mettre de côté nos réclamations à cause de la guerre, sont les plus empressés à encourager le gouvernement du Manitoba dans sa persécution du français.

Ou ces gens se trompent eux-mêmes, ou ce sont des farceurs.

* * *

Lors de la déclaration de la guerre, la lutte scolaire battait son plein dans l'Ontario. Nous avons alors demandé au gouvernement d'établir un statu-quo raisonnable afin de pouvoir consacrer toutes nos énergies, d'un côté et de l'autre, à la grande lutte et au soulagement des misères qui en résultent. Le gouvernement nous a répondu par une loi, plus vexatoire que les précédentes, enlevant pour fins scolaires, aux catholiques d'Ottawa, tout droit d'élire leurs commissaires d'école. les rangeant par le fait au rang des sauvages sur les réserves. Et malgré cela on a eu l'impudence de nous reprocher de défendre nos droits pendant la guerre.

Le gouvernement du Manitoba. qui vient de décréter la mort religieuse et nationale de nos compatriotes de là-bas, a-t-il attendu que la guerre fût terminée pour commencer sa persécution?

A l'aurore de l'année 1916, pendant que Français et Anglais mêlent leur sang pour une même cause, sur les champs de bataille d'Europe, pendant que Canadiens français et Canadiens anglais se battent bravement sous les mêmes drapeaux pour la gloire du même Empire, le gouvernement du Manitoba proclame l'abolition de la langue française, sans se soucier des engagements pris par ses prédécesseurs, et foulant aux pieds la constitution même du pays adoptée en 1867 par le gouvernement britannique.

Ce qui est encore bien étonnant, c'est de constater que les journaux anglais abandonnent les démarcations de partis pour se jeter dans la mêlée contre le français. Le **Globe** de Toronto, le **Record** de Windsor, la **Free Press** d'Ottawa, tous organes libéraux, appuient le gouvernement conservateur de l'Ontario dans sa persécution du français; le **Daily News** de Toronto, l'**Evening Journal** d'Ottawa, deux porte-voix du parti conservateur, montent aux nues le gouvernement libéral du Manitoba qui vient de décréter le bannissement du français des écoles bilingues.

Ce qui est encore plus incompréhensible, c'est de voir le **Catholic Record** de London, donner des embrassades illicites à la **Sentinel**, organe en chef de l'orangisme au Canada, des charges à fond de train contre les écoles bilingues catholiques.

N'y a-t-il pas là un preuve bien évidente qu'en dépit de la guerre, et peut-être à cause de la guerre, dans un temps où le bruit des batailles sanglantes d'Europe couvre nos plaintes, on cherche à déraciner partout le français, à étouffer ses vigoureux rejetons par des lois prussiennes, à le circonscrire à la vieille province de Québec, en attendant qu'on aille l'attaquer jusque dans ces derniers retranchements?

* * *

N'est-ce pas suffisant pour faire comprendre combien tous les Canadiens français de coeur ont raison de s'unir pour défendre leurs droits les plus sacrés à leur langue et à l'éducation de leurs enfants! Quand la maison paternelle est attaquée, il ne suffit pas pour les fils de ne pas être avec les ennemis; la neutralité, dans ces circonstances, est une lâcheté, s'abstenir est une trahison. S'il faut ainsi défendre la maison paternelle n'est-il pas encore plus obligatoire de défendre notre langue maternelle, l'expression de notre âme, le lien qui nous unit aux traditions glorieuses de nos aïeux.

Si nos adversaires oublient les démarcations de partis pour s'unir contre nous, n'est-ce pas une obligation absolue pour nous de faire de même pour défendre notre héritage?

Et, en face de cette hostilité générale à notre égard, en présence de ces faits que chacun peut constater, n'y a-t-il pas lieu d'espérer que les Canadiens français, qui s'illusionnent jusqu'à ne pas croire à la nécessité de la résistance, vont revenir à de meilleurs sentiments et reconnaître leur erreur? Ne va-t-on pas comprendre enfin toute l'importance, ou plutôt l'obligation qu'il y a de refuser nos faveurs et notre argent à ceux qui nous persécutent, même à ceux qui refusent de nous aider à obtenir justice? On veut nous voler notre langue maternelle, allons-nous par notre indifférence, ou une excessive courtoisie, payer les frais de ce vol en prodiguant notre argent à nos ennemis?

Nous sommes en guerre, c'est une guerre de race; elle est pénible; on nous l'a imposée, défendons-nous courageusement en établissant un blocus efficace autour du commerce de nos adversaires.

..."QU'ILS PENSENT EN ANGLAIS

(Suite de la page 1)

question franco-ontarienne; M. W. Drysdale, un autre Anglo-Canadien, de Montréal, celui-là, l'écrivait aussi, dans une lettre récente à la **Gazette**, en marge de celle de sir Joseph Pope. Il n'y a pas lieu d'insister autrement là-dessus; la cause est entendue.

Mais pour ce qui est de **penser en anglais**, comme le **Globe** voudrait que fassent les petits Franco-Ontariens, c'est une autre affaire. Et cette affirmation du journaliste du **Globe** prouve, — ou qu'il n'entend rien au caractère propre des races et ne soupçonne pas qu'il y en a, hors l'anglo-saxonne, d'autres aussi bien sinon mieux pourvues qu'elles pour penser et travailler du cerveau, quand bien même elles ne s'y prennent pas comme elle,—ou qu'il dissimule mal son désir de voir s'anglifier tout à fait nos compatriotes de l'Ontario.

Un Canadien-français pense en français, pas en anglais. Parce qu'il parle en anglais, doit-on exiger de lui qu'il pense en anglais? Le mécanisme de la pensée. — si l'on peut employer en ce sens un terme si matériel, — est français chez un homme de race française, anglais chez un homme de langue anglaise, allemande chez un Allemand; vouloir qu'il en soit autrement, cela n'est pas tenir compte d'un état de choses bien établi, cela n'est pas sensé.

Certes, les adversaires de l'enseignement bilingue dans l'Ontario voudraient bien que les nôtres apprissent à penser en anglais. Ce serait l'anglification de notre race, qui acquerrait une apparence de mentalité anglaise et perdrait ainsi les belles qualités de l'esprit français.

Comme, dans le règne végétal, on ne peut faire d'une pomme excellente même une mauvaise orange, de même, d'un esprit canadien-français, on ne peut faire un esprit anglais, ou qui pense bien en anglais. Ce ne serait plus un esprit français; ce ne serait pas un esprit anglais. Ce serait un esprit bâtard, ayant, comme le fruit de presque tous les croisements, les défauts des deux races sans en avoir les qualités compensatrices, et frappé comme la plupart des hybrides de stérilité dans le domaine intellectuel.

Il est peut-être malheureux qu'il en soit ainsi. **Mais il en est ainsi.** On n'a jamais pu faire d'un esprit français qu'il **pense** en anglais. On n'a jamais pu faire d'un esprit anglais qu'il pense en français ou en allemand. Et c'est là l'obstacle formidable au rêve de fusion que formulent les Anglo-Ontariens, dans leur règlement 17, à la mise à exécution de ce principe du **Globe** que **"tous les enfants qui passeront dans les écoles ontariennes devront savoir parler, écrire et PENSER en anglais."**

On n'y arriverait qu'en mutilant dès la plus tendre enfance, dès le berceau même, l'âme canadienne-française, en entourant l'enfant de parents ne parlant que l'anglais et qui, eux aussi, **penseraient** en anglais. Il faudrait, pour réussir à tout cela, commencer par anglifier la famille, anglifier toutes les familles canadiennes-françaises de l'Ontario. Et quel temps cela prendrait-il?

C'est peut-être parce qu'ils savent cela et le devinent très long, ce temps, que les Prussiens de Toronto tentent, par le règlement 17, de commencer cette anglification à l'école, de la poursuivre pendant des générations, afin d'en arriver finalement à faire des descendants des Franco-Ontariens d'aujourd'hui des gens à nom peut-être encore français, mais parlant, pensant et vivant comme des Anglo-Saxons.

L'expérience est au-dessus des forces de ces nouveaux Boches. L'Allemagne l'a tentée en Silésie, dans le Posen, chez les Polonais, dans le Slesvig-Holstein, elle l'a tenté en Alsace-Lorraine. Elle y a échoué partout.

Ce que Berlin a voulu, ce que Berlin a raté, — Toronto le réussira-t-il? Et les enfants franco-ontariens penseront-ils un jour en anglais, comme le voudrait le rédacteur du **Globe**? Cela ne se peut.

Pierre Labrosse.

DANS LE MONDE

La guerre aérienne

Paris, 14. — Les Français ont descendu trois avions allemands. D'autres paraissent aussi avoir été abattus.

Fatigués de la guerre

Londres, 14. — Plusieurs villes de l'Asie Mineure viennent d'envoyer au sultan une requête demandant la conclusion de la paix.

Toujours l'artillerie

Paris, 14. — Le bombardement augmente d'intensité à l'ouest de la Meuse, mais est plus faible sur la rive droite de la rivière et en Woevre.

Mexique et Etats-Unis

Washington, 14. — La proposition de Carranza de permettre aux troupes mexicaines aussi bien qu'aux troupes américaines de poursuivre les bandits sur l'un ou l'autre côté de la frontière a été acceptée.

Les Allemands échouent

Paris, 15. — Les Allemands ont, après un très violent bombardement, fait une attaque d'infanterie entre Bethincourt et Cumières. Ils n'ont pu prendre pied qu'en deux points des tranchées françaises.

Encore des menaces

Le Havre, 15. — Von Bissing, gouverneur de Bruxelles, vient de menacer les évêques belges de sévir contre eux si le Vatican ne les punit point pour avoir signé la lettre aux évêques allemands.

La chasse à Villa

Washington, 15. — Un des généraux de Carranza annonce que Villa et sa troupe ont été cernés et que leur capture est absolument certaine.

La situation en Egypte

Londres, 15. — Un grand nombre de Bédouins affamés font leur soumission aux autorités anglaises. Ils amènent avec eux leurs familles.

Galliéni est malade

Paris, 16. — Le général Galliéni est malade et a du abandonner ses occupations du ministère. Le contre-amiral Lacaze, ministre de la marine, prendra charge de son ministère.

"Résister ou mourir"

Berlin, 16. — Berlin publie l'ordre du jour suivant donné par le général Bazelaire à ses troupes au bois des Corbeaux.

"Il faut résister jusqu'à la dernière limite. Nous devons à ce moment être inspirés par une seule résolution, soit arrêter victorieusement l'ennemi, soit mourir."

Von Tirpitz se retire

New-York, 16. — Une information de Berlin fait considérer comme certaine la retraite de von Tirpitz.

La bataille continue

Paris, 16. — Les Allemands n'ont fait aucune attaque d'infanterie sur le front Béthincourt-Cumières. En dépit d'attaques allemandes très violentes, les troupes françaises sont demeurées en possession de la colline de l'Homme Mort. On signale une grande activité dans la région de Vaux.

Gallieni quitte le ministère

Paris, 17. — Le général Galliéni a donné sa démission. Le général Roques lui succède.

Autres échecs allemands

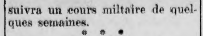
Paris, 17. — De nouvelles attaques très violentes contre les positions de l'Homme Mort n'ont eu d'autre résultat que de grossir le chiffre des pertes allemandes.

Driant aurait été tué

Berlin, 17. — Le colonel Driant est mort des suites de ses blessures.

Autre attaque infructueuse

Paris, 18. — Cinq attaques de l'infanterie allemande contre le fort et le village de Vaux ont été repoussées par des feux de barrage des mitrailleuses françaises.



Le "poilu" Georges Trénit, de Saint-Boniface, a été décoré de la croix de guerre, avec étoile d'or. Il a en plus été cité à l'ordre du jour de l'armée. Ses décorations lui ont été données devant tout le régiment. Le 12 janvier, sous un feu extrêmement violent de l'artillerie allemande, Georges Trénit alla chercher son officier blessé tout près des tranchées ennemies.

AU CANADA

Onze pieds de neige

Ottawa, 14. — Il est tombé cet hiver onze pieds de neige. C'est cinq pouces de moins qu'en 1907-08. En beaucoup d'endroits de la campagne il y a encore de sept à huit pieds de neige. D'où plaintes des fermiers.

Le bilinguisme dans la milice

Ottawa, 14. — Le département de la milice fait traduire en français le manuel d'instruction servant à l'infanterie. On en imprimera cent mille copies.

Mgr Charlebois est opéré

Montréal, 15. — Mgr Charlebois, évêque de Le Pas, a subi une grave opération. Son état est maintenant satisfaisant.

Femmes accusées de meurtre

Ottawa, 15. — Trois femmes anglaises de cette ville devront subir leur procès aux prochaines assises pour meurtre d'un petit enfant.

Armand Lavergne et le club de la Garnison

Québec, 15. — Le club de la Garnison est en train de trouver que Lavergne est dûr à croquer. Un bref d'injonction qu'il a obtenu des tribunaux fait qu'on ne peut mettre à exécution la décision du club de l'expulser. Six membres du comité exécutif ont quitté le club pour protester contre l'expulsion de Lavergne.

Candidats à la mairie

Montréal, 16. — Montréal aura bientôt à foison des candidats à la mairie. Il y avait actuellement sur les rangs le maire Martin, le contrôleur MacDonald, l'échevin Lapointe. On annonce comme certaine la candidature de M. Charles Marciel, ex-président de la chambre des communes.

En faveur des écoles bilingues

Ottawa, 17. — MM. J.-K. Foran et Morgan ont pris la parole à la grande réunion des Canadiens-français hier soir à la salle Sainte-Anne. Tous deux ont fortement encouragé les Canadiens-français à continuer la lutte pour leur langue. M. Morgan, dans son discours, a cité la parole de son père mourant, disant "Nous ne pourrons jamais remettre aux Canadiens-français ce qu'ils ont fait pour nous".

SAINT-BONIFACE

M. Nap. Despatis, de la rue Saint-Jean-Baptiste, qui s'est blessé gravement en faisant une chute, se rétablit lentement. On le considère maintenant hors de danger.

* * *

Mlle Berthe Jutras, de Letellier, est en promenade chez sa soeur Mme G. Brunet.

* * *

Les funérailles de Mme T. Ennis ont eu lieu la semaine dernière. Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille Ennis.

* * *

M. Léon Bourque vient de partir pour Kingston, Ontario, où il suivra un cours miltaire de quelques semaines.

* * *

M. P.-G. Degagné est de retour de Russie, où il a travaillé comme ingénieur à la construction de cemins de fer pour les autorités militaires russes.

* * *

L'abbé Arts, prêtre belge, a été nommé aumônier des troupes catholiques dans Wininpeg.

* * *

La formation d'un bataillon canadien-français dans l'Ouest fait jaser beaucoup. Plusieurs anciennes recrues en feront partie.

* * *

Saint-Boniface est "wet" par une majorité de 32. Carillon et Winnipeg Nord sont dans le même cas.

* * *

Un comité a été nommé pour traiter avec Winnipeg de notre fameux pont Provencher. Le conseil du professeur Fraser lors de la dernière séance de l'Alliance Française prévaudra-t-il et Winnipeg se décidera-t-il à accepter un pont artistique?

* * *

Mme Maxime Dufault est allée rejoindre ses fils à Camperville, où ils ont leurs homesteads. Elle sera de retour en avril.

* * *

Mlle Alice Gagnon est en promenade à North Battleford. Elle sera de retour dans quelques jours.

* * *

COLLEGE DE SAINT-BONIFACE

Rapport de la séance du 12 mars

Ce soir-là, la réunion eut lieu dans la grande solle académique du Collège. Nous avions la joie d'avoir au milieu de nous le R. P. Recteur, ainsi que plusieurs Révérends Pères.

L'ouverture de la séance fut un peu retardée car on attendait avec anxiété la venue de MM. les membres de l'Union Canadienne, mais malheureusement ils ne purent y venir.

M. le Président prit la parole et nous exposa d'une façon fort spirituelle l'objet de cette réunion.

La séance était des plus importantes et en même temps des plus politiques, c'est pourquoi elle fut très tapageuse.

Il incombait aux orateurs, héros de cette discussion, de nous montrer le pour et le contre de la prohibition: tâche ardue pour des Humanistes; cependant à leur grand honneur ils remplirent leur rôle et non sans compétence. Nous avons eu ce soir-là toutes sortes d'éloquence; il y en avait pour tous les goûts; parlementaire, judiciaire, voire même sacrée.

M. Paul Prince prend la parole le premier, et combat de toutes ses forces la prohibition qui, selon lui est une loi injuste, et qui viole la liberté humaine. Dieu ne veut pas, dit-il, la prohibition. Il l'a prouvé aux noces de Cana; Dieu défend simplement les abus. Le résultat de cette loi inique est une augmentation de taxes, et met plusieurs milliers de journaliers sans travail. M. Prince nous parla, et ne nous fit pas une lecture; le discours était solide et bien bâti.

M. Grégoire n'était pas de cet avis là. Il fait une guerre acharnée à l'alcool qui endurcit la sensibilité, émousse les talents, et cause chez des jeunes gens d'avenir, de misérables naufrages.

L'alcool n'atteint pas seulement celui qui en fait usage, mais ses descendants sont empoisonnés par cette liqueur, même avant de naître. Le cabaret est une école de vice et de scandale qu'il faut à tout prix ostraciser. Soyons hommes et votons pour la prohibition. M. Grégoire met beaucoup de chaler dans ses paroles, et l'on sent qu'il est persuadé de ce qu'il nous dit.

M. Roy, anti-prohibitionniste, ce soir-là du moins, nous déclare qu'il faut vraiment être orateur comme ses adversaires pour faire valoir une aussi mauvaise cause que la prohibition. La prohibition est inefficace, elle n'arrête pas l'abus de la boisson; dans l'Ile du Prince-Edouard les liqueurs enivrantes coulent plus que jamais, et pourtant il y a déjà vingt ans que cette province vit sous le régime McDonald. Chimère que cette prohibition, car qui a bu boira, en dépit de toutes lois.

De plus, s'il fallait abolir tout ce dont on abuse, il ne resterait plus rien.

La prohibition est un crime contre la morale, car elle enlève le mérite des actions. M. Roy a un esprit toujours pétillant, une verve intarissable; mais malheur! que de sophismes!

M. La Flèche a tout un autre genre de manoeuvre. Il démontre d'abord clairement que l'état a le droit d'imposer la prohibition. Puis il prouve qe l'acte McDonald ne s'oppose pas à la liberté La boisson peuple les hôpitaux, remplit les asiles d'aliénés. Le devoir de l'Etat est de protéger la société contre les maux physiques et moraux, et la boisson cause ces maux; c'est donc un devoir pour l'Etat de faire disparaître la boisson.

M. LaFlèche a une dialectique serrée et de plus il ne se laisse pas intimider. Oh! pour ça non!

La critique peut être comparée au simoun des déserts africains ou aux trombes de l'océan, tant elle fut impétueuse, dévastatrice et terrible. Dans chaque camp la foudre grondait d'une façon inquiétante pour les adversaires.

Alors les juges: le R. P. Recteur et le R. P. Brodeur, et M. Louis-Philippe Gagnon, furent priés par M. le Président de se retirer.

La réplique continuait aussi acharnée. M. Prince et M. LaFlèche y excellaient surtout: Dieu! quels rudes coups ils se sont donnés!

Le R. P. Recteur rendit alors le verdict. Il nous dit qu'il aimait beaucoup ces réunions et qu'il avait grand plaisir à constater que les membres mettaient de l'entrain pour préparer leurs travaux.

Il appuya aussi sur le fait que c'est dans ces réunions que les jeunes gens apprennent à se servir de l'arme si utile de la parole Il faut des orateurs pour conquérir et défendre nos droits.

Les héros des deux côtés, dit-il, se sont très bien défendus, et il est très difficile de pencher plus d'un côté que de l'autre, mais après avoir tout jugé, il semble que les défensers de la prohibition l'emportent.

Nous remercions les Révérends Pères qui assistaient, d'avoir bien voulu nous faire l'honeur de se rendre à nos invitations.

Nous encourageons les Humanistes à continuer à se perfectionner dans l'art de la parole, car comme l'avenir s'annonce, il est certain que le Manitoba aura besoin de leurs bouches éloquentes pour revendiquer nos droits sacrés de religion et de race, les droits enfin d'existence que nous avons par tot le Canada notre patrie.

Albert Prince,
Secrétaire.

LA GRANDE BATAILLE

Partout l'on ne parle que de combats. Depuis longtemps les journaux nous racontent des engagements terribles, que livrent aux Teutons les fiers alliés; l'âme de France veut vivre en toute liberté. Rien de si héroïque et de si émouvant, rien qui fasse mieux tirer des larmes que l'on aime à verser, que les dévouements sublimes des soldats, fils de nos ancêtres. Dans notre pays cette même âme française veut vivre aussi, c'est pourquoi elle signale sa vaillance contre les ennemis de notre langue. Ici, au Canada, ici dans le Manitoba, ici au Sacré-Coeur de Winnipeg, on se demande avec anxiété: notre langue vivra-t-elle? Voulez-vous une réponse? Venez entendre le magnifique drame en 3 actes "L'Arménienne" qu'interprèteront les dames et les demoiselles, mardi le 4 avril, à huit heures, et vous répondre: une langue si harmonieuse, parlée avec des accents si fiers, sans crainte, devant nos ennemis, cette langue, comme les âmes généreuses qui la parlent, ne doit pas pas, ne peut pas mourir.

Venez-y en foule. C'est une grande bataille qui se livre et tous les valeureux doivent tenir à coeur d'y figurer au moins par leur présence. Billets en vente au presbytère et à l'école. Faites réserver votre siège. Plan de la salle au presbytère et au couvent.



Le révérend frère Joseph, directeur de l'Académie Provencher, dont on célébrera vendredi prochain le vingt-cinquième anniversaire de vie religieuse.

REMERCIEMENTS

C'est à nos abonnés et à nos lecteurs que nous les adressons, pour l'amabilité qu'ils ont eu de se recommander de la "Liberté" auprès de nos annonceurs.

Plusieurs d'entre eux nous ont témoigné la satisfaction que leur donne notre publicité.

Rien ne saurait nous être plus agréable que de voir nos lecteurs soutenir et encourager ainsi notre oeuvre de patriotique solidarité.

Nous leur en sommes très reconnaissants, car l'annonce est pour un journal, affaire d'importance, et c'est en encourageant nos annonceurs que nos amis contribueront efficacement, non seulement à soutenir la "Liberté" mais à réaliser les projets d'améliorations que nous formons pour l'avenir.

Merci donc encore une fois et de tout coeur.

CONFERENCE!!!

Le R. P. Blain, s.j., à l'Union Canadienne

Encore une autre bonne fortune de l'Union Canadienne. Après Mgr l'Archevêque et le révérend Frère Joseph, le révérend Père Blain, s.j. Voulez-vous savoir ce que c'est que "La paroisse canadienne"? Venez entendre le R. P. Blain, s.j. Il vous le dira. Surtout n'oubliez pas la date: dimanche prochain, le 26 mars. Dans la grande salle de l'Académie Provencher. Dames et messieurs, venez en foule... Plateau à la porte.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Lundi le 27 mars, à 8.30 a.m., sera chanté à l'église du Sacré-Coeur de Winnipeg, un service anniversaire, pour le repos de l'âme de Marie-Anna Cyr, épouse de M. J.-H. Lemire. Parents et amis sont priés d'y assister.

A L'UNION CANADIENNE

Qu'un homme de langue française ne partage pas les idées de Bourassa en ce qui concerne l'enrôlement au Canada, c'est son affaire; qu'il marie une Anglaise, c'est aussi son aaffire; qu'il change son nom de famille en un nom anglais pour un titre de lieutenant, c'est encore son affaire, mais il me semble que c'est aller loin... "Merry Christmas" Noël. Heureusement qu'il ne fait pas partie de l'Union.

* * *

Si le choeur de l'Union Canadienne pouvait s'unir à celui de la Ligue des Demoiselles Canadiennes-françaises de Saint-Bonifa ce! Ce serait outrepasser mes désirs! Et vous parlez d'une "h" qui disparaîtrait!

* * *

On parle déjà de "baseball" dans nos salles. Tant qu'on ne jouera pas il n'y a aucun danger pour les vitres.

* * *

On se plaint que les queues de billard son croches à l'excès. Tant qu'elles n'auront pas la forme d'un cerceau, elles seront droites, comparativement aux "Anglo-Boches" du parlement de Manitoba.

* * *

La question des queues de billard — l'organisateur Fontaine en parlait l'autre jour, — ça se règlera sans pétition.



Wilbrod Surprenant, fils de M. C. Surprenant, de la paroisse du Sacré-Coeur, Winnipeg. Fait partie du 90me. Après avoir passé six mois en Angleterre, se trouve maintenant en France. Il n'est âgé que de dix-neuf ans.

Avant de s'enrôler, le soldat Surprenant était à l'emploi de la **Liberté.**

PERDUE

Montre de dame, mouvement Waltham, "gold filled", entre les rues Aulneau, aint-Jean-Baptiste, jusqu'à Taché ou dans Saint-Norbert. Remettre à 114 rue Aulneau, Saint-Boniface. Récompense.

Avis aux Creanciers

In re:

Succession Xavier Breland, décédé.

Avis est par les présentes donné, conformément aux provisions de la Loi: "The Manitoba Trustee Act," et des amendements à cette Loi, que tous créanciers et toutes personnes ayant des réclamations à faire contre la succession du dit Xavier Breland, ci-devant cultivateur, de la paroisse de St-François-Xavier, dans la Province du Manitoba, décédé, mort le ou vers le quatrième jour de novembre A.D. 1915, dans la dite paroisse de St-François-Xavier, dans la Province du Manitoba, dont la vérification du testament a été accordée à Hyppolite Beaudry, de la dite paroisse de St-François-Xavier, dans la Province du Manitoba, cultivateur, comme exécuteur, par la Cour de Subrogation de St-Boniface, dans la dite province du Manitoba, sont par les présentes requis d'envoyer par lettre affranchie au dit exécuteur, ou de lui remettre personnellement, par l'entremise des soussignés, le ou avant le douze (12) avril A. D. 1916, leurs noms et prénoms, adresses et désignation, avec tous details ou particularités par écrit de leur réclamation et un état de leurs comptes ainsi que la nature des garanties, si garantie il y a, détenues par eux, le tout dûment attesté par déclaration statutaire, et avis leur est en même temps donné que, après la dite date du dix-neuf avril A.D. 1916, le dit exécuteur procédera à la distribution des biens du dit décédé entre les personnes y attitrées en ne tenant compte seulement que des réclamations dont il aura reçu avis et qu'il ne sera pas responsable des dits biens ou d'aucune portion d'iceux, ainsi distribués, vis-à-vis d'aucune personne ou personnes dont la réclamation ou les réclamations ne lui auront pas été dénoncées au temps de telle distribution.

Daté à Winnipeg, ce huitième jour de mars A.D. 1916.

DELORME & LACERTE.

BELLE OFFRE

Terre de 60 acres à Saint-Norbert. A louer ou à cultiver moitié. S'adresser à

C.-A. Gareau,
410 rue du Collège,
Saint-Boniface, Man.

Avis aux Creanciers

In re:

Succession Avila Aquin, décédé.

Avis est par les présentes donné, conformément aux provisions de la Loi: "The Manitoba Trustee Act," et des amendements à cette Loi, que tous créanciers et toutes personnes ayant des réclamations à faire contre la succession du dit Avila Aquin, ci-devant cultivateur, de la paroisse d'Elie, dans la Province du Manitoba, décédé, mort le ou vers le neuvième jour de janvier A.D. 1916, dans la dite paroisse d'Elie, dans la Province du Manitoba, dont la vérification du testament a été accordée à Arsélie Aquin, de la dite paroisse d'Elie, dans la Province du Manitoba, veuve du dit Avila Aquin, décédé, comme exécutrice, par la Cour de Subrogation de St-Boniface, dans la dite Province du Manitoba, sont par les présentes requis d'envoyer par lettre affranchie à la dite exécutrice, ou de lui remettre personnellement, par d'entremise des sousignés, le ou avant le douze (12) avril A. D. 1916, leurs noms et prénoms, adresses et désignation, avec tous détails ou particularités, écrit, de leur réclamation et un état de leur comptes ainsi que la nature des garanties, si garantie il y a, détenues par eux, de tout dûment attesté par déclaration statutaire, et avis leur est en même temps donné que, après la dite date du dix-neuf avril A.D. 1916, la dite exécutrice procédera à la distribution des biens du dit décédé entre les personnes y attitrées en ne tenant compte seulement que des réclamations dont elle aura reçu avis et qu'elle ne sera pas responsable des dits biens ou d'aucune portion d'iceux, ainsi distribués, vis-à-vis d'aucune personne ou personnes dont la réclamation ou les réclamations ne lui auront pas été dénoncées au temps de telle distribution.

Daté à Winnipeg, ce huitième jour de mars A.D. 1916.

DELORME & LACERTE.

A VENDRE

Maison à vendre à sacrifice: 6 chambres à coucher, salon, salle à dîner, cuisine et cuisine d'été, salle de bain, hangar et garage de 20 pieds par 12. Le premier étage est fini incrusta; les deux couloirs le sont en burlap. La maison est peinturée à l'huile de haut en bas. Toute moderne avec chauffage à air chaud. Vis-à-vis de l'église du Sacré-Coeur.

Pour prix et termes, s'adresser à: **599 avenue Bannatyne. Téléphone Garry 1972 ou Garry 1242.**